



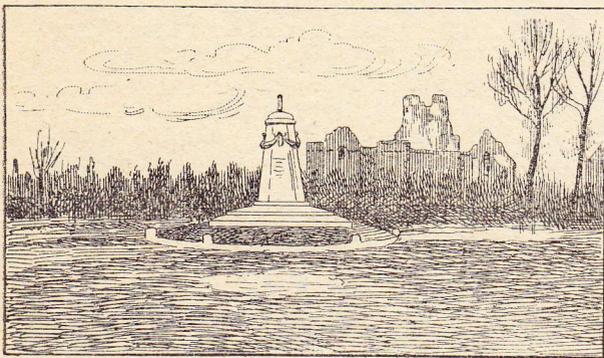
Le bombardement de Dixmude.

Ces mots n'étaient pas achevés qu'un obus creva comme une feuille de papier le mur extérieur, et vint exploser dans la cave; d'abord tout le monde fut précipité contre le mur ou plié sur le sol; mais bientôt du fond des décombres s'éleva un long hurlement d'épouvante et d'agonie; des gens n'ayant plus qu'une jambe ou un bras, les yeux hors des orbites, se soulevèrent pleins de plaies, et commencèrent à gémir... un des enfants avait été tué net ainsi qu'un musicien; d'autres étaient entaillés, borgnes, sourds, boiteux. Ceux qui n'étaient pas

atteints aux jambes se sauvaient en hurlant, suivis de ceux qui n'avaient rien et qui hurlaient aussi.

Quelques instants après le colonel Jacques quittait le café de la Paix qui venait d'être décapité et se dirigeait, de l'autre côté de la Grand'Place, vers le cabaret « In de gouden balance », quand celui-ci fut traversé de part en part par un obus dont un éclat atteignit le colonel au pied.

Continuant à causer, au milieu d'un tremblement effroyable de flammes et de fumée, avec le commandant



Cimetière allemand (Vladsloot).

Leclercq qui le pensait sur une chaise, il désigna, toutes les autres maisons étant successivement détruites, le rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville comme nouveau siège de son état-major.

Tandis qu'on y transportait les papiers, un liste va-et-vient s'agitait en face, au seuil du café marmité de la Concorde, d'où les brancardiers emportaient les blessés sur des civières.

Maintenant il était midi sonné. Le bombardement s'était ralenti, comme il allait faire chaque jour, de midi à 2 heures. Aussitôt quelques civils réapparurent, un boulanger se précipita sur son four pour cuire, on tenta un léger déblayage.

Profitant de la trêve, un grenadier s'était dirigé vers le nord de la ville, et il avait déjà enfilé une rue tranquille, bordée de jardins, au bout de laquelle se dressait le pensionnat des Frères de la Charité, quand tout à coup il recula d'horreur devant une chevelure de femme qui sortait du sol. Personne n'avait eu le courage de tirer par ces cheveux blonds la dépouille dont on devinait, sous la terre fraîchement remuée, les formes rigides.

Tous les étages du pensionnat étant vides, le grenadier descendit dans les souterrains et, poussant une porte sous laquelle filtraient des murmures d'raison, se trouva devant un autel de dentelles blanches, au pied duquel des enfants agenouillés chantaient de pieux cantiques. Derrière eux, une rangée de femmes priaient en égrenant leur chapelet. »

Bientôt l'ennemi reprit le bombardement.

L'amiral Ronarc'h était le chef du groupement d'armée de Dixmude, qui relevait du grand quartier général belge. On avait mis à sa disposition la brigade du colonel Meiser (11e et 12e de ligne) et le groupe d'artillerie du colonel De Vleeschhouwer.

Ronarc'h avait établi son poste de commandement à la halte de Caeskerke, le colonel Meiser avait installé le sien au Haut-Pont. La défense de la ville même avait été confiée au colonel Jacques, que nous avons rencontré déjà à la Grand-Place.

Non, ce n'était pas encore pour nos troupes le repos promis : il s'en fallait de beaucoup. Jamais elles n'avaient été soumises à une pareille épreuve : jamais, au cours des combats antérieurs, on n'avait demandé aux soldats belges de « tenir » pendant des jours et des semaines, sans artillerie lourde, avec un stock de munitions fort réduites, presque sans nourriture et sans repos suffisant, contre des forces dix fois supérieures, contre un ennemi qui jetait sans cesse dans la mêlée de nouveaux effectifs.

La ligne des tranchées qui défendaient l'approche de l'Yser et de Dixmude partaient de Beerst-Bloote, coupaient la route Dixmude-Beerst juste au nord de Keizershoek, remontaient par le Bloedputteken au-delà du petit canal de Handzaeme, traversaient la voie ferrée et la route d'Essen, se dirigeaient ensuite vers le cimetière sur la route de Woumen pour rejoindre de nouveau la rivière; elles formaient donc un arc de cercle. Ces tranchées étaient occupées par les troupes belges réparties de la façon suivante : le 1er bataillon du 12e de ligne se trouvait au nord du chemin de fer, le 2e au sud, tandis que le 3e bataillon était tenu en réserve près de la ville. Les fusiliers-marins étaient concentrés sur l'autre rive de l'Yser, en soutien de l'armée belge, prêts à intervenir.

Voilà à quoi se réduisait la défense de Dixmude : des retranchements hâtivement construits, auxquels un ennemi nombreux et bien armé se préparait à donner l'assaut.

Le bombardement annonça l'attaque imminente de l'infanterie. Les défenseurs furent gravement éprouvés par cette intense canonnade, car ils avaient beaucoup de peine à se cacher dans leurs abris encore mal aménagés et sans profondeur, tandis que les obus s'abattaient sur la position. Le commandant Pouplier fut une des premières victimes. Il fut atteint d'un éclat d'obus, sur la route de Beerst.

Vers 3 heures se produisit une brève accalmie, mais nos officiers ne s'y trompèrent pas : ils s'attendaient à une attaque, mais sans savoir sur quel point elle allait se produire.

Elle se déchaîna sur toute l'étendue de la position, mais fut particulièrement violente entre Beerst et Vladsloot.

L'avalanche grise se rua donc contre le secteur que le 12e de ligne occupe au nord de la voie ferrée.

« Hoch ! Hoch ! » hurlent les Allemands, qui s'avancent sans rencontrer d'abord de résistance. « Hoch ! », crient-ils, croyant déjà tenir la victoire.

Mais une terrible décharge les arrête net. L'artillerie a laissé l'ennemi s'approcher à bonne portée et soudain tous les canons ensemble ont ouvert le feu.

Les Allemands sont fauchés par rangs entiers, les autres hésitent.

« Vorwaerts ! » crient les officiers et pour faire avancer les hommes ils les frappent du plat de leur sabre ou les menacent de leur revolver.

Mais bientôt des renforts arrivent pour combler les brèches et la masse sombre reprend son élan.

De nouveau les obus s'abattent au milieu de la colonne d'attaque. On entend des cris et des gémissements.

« Vorwaerts ! » répètent les officiers.

Les assaillants approchent des tranchées. Ils vont les prendre, mais les Belges ne leur en laissent pas le temps. Les blessés et les morts s'entassent. L'ennemi hésite de nouveau. Il ne passera pas.

« Vorwaerts ! vorwaerts ! »

Mais les soldats n'écourent plus, ils se retournent, se poussent dans une fuite précipitée et disparaissent vers la ligne de leurs retranchements, vers Beerst et Eessen.

Nos troupes ont essuyé également des pertes sensibles dans le secteur nord où un grand nombre d'hommes sont tombés sous le feu meurtrier des mitrailleuses.

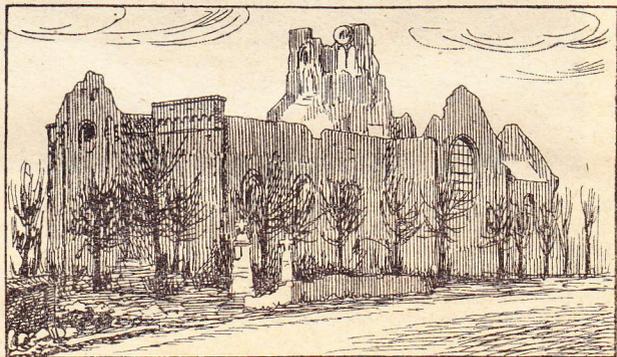
Après la mort du commandant Pouplier le lieutenant Hanut a pris sa place; il tombe grièvement blessé, de même que le lieutenant Mostenne. Un sous-officier se met à la tête des hommes, mais il ne peut les retenir et ils cèdent un terrain précieux.

Ce mouvement menace la ligne tout entière. Les Allemands accourent et prennent possession des tranchées en poussant des cris de victoire. La compagnie, celle de Labeau à droite, recule à son tour, car elle doit faire face à une attaque de front et à une autre attaque sur le flanc.

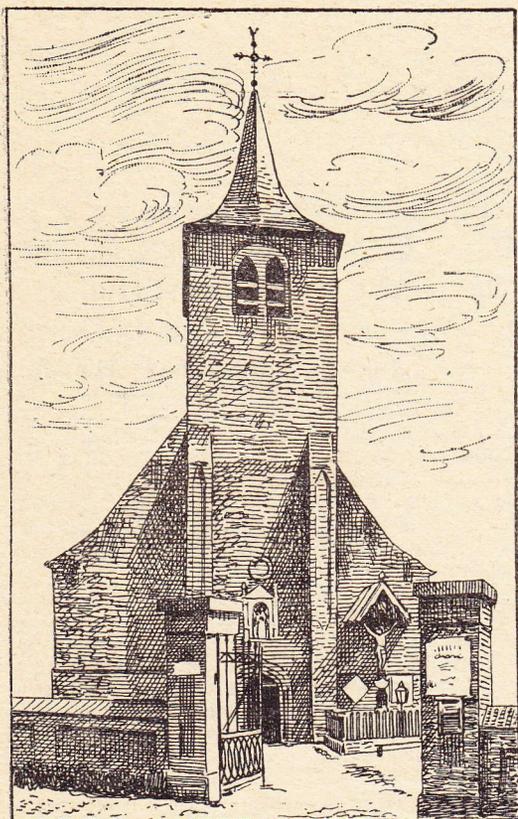
L'ennemi exécute aussi de furieux assauts au sud de la route d'Essen et de Woumen.

Les nôtres réclament des secours urgents.

Le colonel Jacques, qui se tient sur la Grand-Place, en-



Ruines de l'église de Vladsloot.



L'église de Lombartzijde.

tend cet appel. Il sait, du reste, que la situation près de Beersl est critique et qu'il faut arrêter l'ennemi à tout prix, sans quoi la tête de pont de Dixmude courra un grave danger. Si les Allemands enfoncent la ligne en arc de cercle et pénètrent en nombre dans la ville ils prendront de revers les faibles effectifs qui défendent la position et qui, se trouvant ainsi entre deux feux, devront se replier fatalement.

Jacques donne ses instructions en conséquence, avec précision et vigueur, quoiqu'il soit lui-même blessé au pied, d'un éclat d'obus. Au secteur nord il lance ce mot d'ordre : « Reprenez vos positions », et au secteur sud : « Tenir encore, les renforts arrivent. »

Il envoie une compagnie de cyclistes, celle du capitaine Jacques, et puis la compagnie Borms, du 11e de ligne, vers la chaussée de Beersl. L'artillerie allemande balait la route et décime les renforts si nécessaires. Nombre de cyclistes sont abattus à côté de leurs machines démolies. La compagnie Borms s'élance au pas gymnastique, mais bientôt elle doit s'abriter près d'un mur, pour reprendre ensuite sa course haletante parmi les trous d'obus et les décombres. Elle finit cependant par atteindre la ligne de feu. La compagnie Poupelier résiste avec l'énergie du désespoir et acclame ses sauveurs, mais ceux-ci ne sont pas plus de 120; heureusement quelques centaines de braves, de la compagnie Urbin, arrivent à leur tour. La lutte cependant reste inégale et très rude. La compagnie Mansaert, du 11e également, se jette dans la mêlée. Son apparition relève le courage des camarades qui se battent vaillamment. Chaque fois que l'ennemi avance, il est aussitôt repoussé. Nos soldats tirent sans répit; le fusil leur brûle les doigts.

Les Allemands ouvrent alors un feu foudroyant sur nos positions. Nos pauvres troupes combattent presque en rase campagne. La plupart de leurs tranchées ont été comblées par l'explosion des obus. Les petits groupes s'éclaircissent terriblement. Malgré tout, ils ne veulent pas reculer et se cramponnent désespérément à cette seconde ligne.

Un commandement retentit : « En avant ! »

Quatre compagnies de fusiliers marins arrivent au ga-

lop. Ils se joignent aux Belges et tous ensemble se jettent sur l'ennemi à la baïonnette l'empoignant dans un héroïque corps-à-corps, et frappant à coups redoublés de la crosse de leurs fusils. Leur attaque irrésistible fait fuir les Allemands en désordre; ils abandonnent sur le terrain des morts, des blessés et des prisonniers qui lèvent les bras en l'air dans une attitude suppliante en criant : « Kamarad !! kamarad ! »

Les tranchées perdues sont reprises.

Pendant la nuit, les Allemands, escomptant la fatigue des Belges et profitant de l'obscurité, exécutent trois assauts contre Dixmude qui de nouveau sont noyés dans le sang.

Les premières attaques contre Dixmude avaient échoué. La position était maintenue.

Jusqu'à présent nous avons décrit les combats qui se déroulèrent devant les tranchées, afin de ne pas nuire à la physionomie générale de la bataille. On a vu accourir les renforts, mais il nous reste à dire comment ces renforts étaient arrivés dans la ville.

Le colonel Jacques avait transmis les demandes de secours au colonel Meiser. Celui-ci disposait encore de six compagnies du 11e de ligne sous les ordres du lieutenant-colonel Leestmans.

Ces forces furent dirigées immédiatement vers la rive droite de l'Yser; en même temps on adressa un appel au colonel De Vleeschhouwer pour qu'il arrosât de projectiles la route de Dixmude et tout le terrain environnant. Le colonel Meiser prévint aussi l'amiral Ronarc'h que la violente attaque dirigée contre la tête de pont l'avait obligé à jeter dans la fournaise ses dernières réserves. En conséquence il pria l'amiral de mettre des troupes à sa disposition.

Le lieutenant-colonel Leestmans, qui dès le début des opérations avait pris toutes les mesures nécessaires pour intervenir partout où l'on pourrait avoir besoin de son appui, fait avancer ses compagnies. Il marche à la tête de la colonne, qui suit la route de Caeskerke à Dixmude. Mais à peine les troupes sont-elles parvenues à hauteur de la halte du chemin de fer, qu'une pluie d'obus de tous calibres s'abat autour d'elle. Sans aucun doute les observateurs de l'artillerie allemande, à qui rien n'échappe dans ce pays peu accidenté, ont aperçu le mouvement. Un feu d'enfer est concentré sur l'espace que les compagnies du 11e doivent traverser pour atteindre le pont d'abord, et puis la ville de Dixmude. Les projectiles éclatent coup sur coup, sur la route et dans les prairies qui l'entourent; des maisons éventrées s'écroulent et par suite de la violence des explosions des pans de mur entiers sont lancés de toutes parts.

Sous cette grêle de mitraille, de feu et de pierres, les hommes des premières compagnies hésitent un instant. Instinctivement ils cherchent à se mettre à couvert et se cachent dans les fossés qui bordent la route. Mais le lieutenant-colonel Leestmans a remarqué le flottement qui s'est produit parmi ses troupes. Tout droit, au milieu de la route, superbe et plein d'ardeur, le sabre levé, il s'élance jusqu'aux premiers éléments qui ont cherché un abri dans le fossé et les entraîne au cri de :

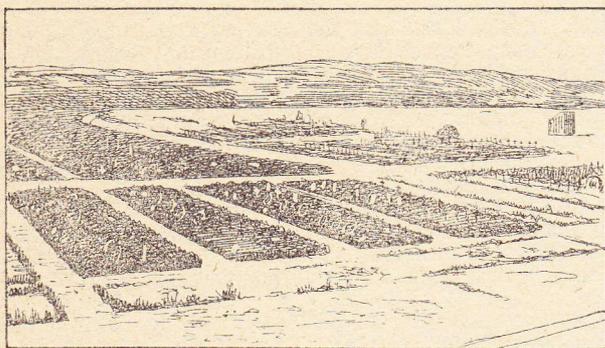
« Vive le 11e ! En avant, mes enfants ! »

Et suivant l'exemple de leur chef, tous les officiers à leur tour raniment les hommes :

« En avant le 11e ! Sus à l'ennemi ! »

Et le 11e régiment de ligne se rue en avant, malgré le bombardement qui redouble d'intensité, à travers la mitraille qui l'enserme de tous côtés. Des hommes s'affaissent, tués sur le coup, sans un cri, d'autres se laissent tomber au bord de la route; le sang jaillit sur les uniformes souillés de boue; mais on avance. Ainsi on atteint la minoterie, d'où le colonel Meiser voit défiler les braves, qui vont à la mort. Les hommes le saluent au passage et vont d'un pas nerveux, de plus en plus vite, entraînés par leur commandant, dont la tranquille bravoure exalte leur courage.

Soudain un monstrueux obus éclate au milieu de la route dont les troupes suivent les accotements. Tout un groupe est renversé du coup; quelques hommes, projetés en l'air par la violence de l'explosion, viennent rebondir sur les pavés, la tête fracassée. Un tout petit soldat de dix-huit ans à peine, atteint à la naissance du cou par un éclat d'obus, a la colonne vertébrale brisée. On per-



Cimetière militaire à La Panne.

goit un cri déchirant : « Maman ! ». Puis, lâchant son fusil, les yeux pleins d'épouvante, il tourne sur lui-même et vient s'abattre avec un bruit sourd aux pieds du colonel Meiser..

En entendant le bruit de cette terrible explosion, le colonel Leestmans se rend compte du danger. Avec un calme admirable, il s'élançe au pas gymnastique à la tête de sa colonne afin d'atteindre le pont que l'on aperçoit à 300 mètres de là. Les hommes se précipitent derrière leur chef et les six compagnies du 11<sup>e</sup> traversent le pont en courant, sous une pluie de mitraille.

Les fusiliers-marins regardent avec stupeur passer ce défilé fantastique et des acclamations enthousiastes s'élèvent des tranchées françaises. Les marins agitent leurs bérets, et leurs voix, à l'unisson, poussent un cri unanime qui domine un moment le sourd fracas des obus : « Vivent les Belges ! »

Moments pathétiques, tragiques et grandioses entre tous. « Je crois bien, déclara plus tard un homme qui avait pris part à ce drame, que si leurs officiers ne les avaient pas retenus, les marins se seraient lancés à l'assaut avec nos troupes. »

Entretiens, du côté opposé de Dixmude, le 12<sup>e</sup> régiment de ligne continuait à résister vaillamment aux attaques d'un ennemi toujours acharné, mais visiblement affaibli par ses tentatives antérieures. Aussi le colonel Jacques, prévenu de l'arrivée imminente des six compagnies du 11<sup>e</sup>, est désormais sûr de la victoire.

Quelques minutes après 17 heures le lieutenant-colonel Leestmans débouche à la Grand'Place, à la tête de ses troupes, qui sont presque à bout de souffle, tant elles ont couru sous la pluie de projectiles, de tuiles et de matériaux de toutes sortes qui s'est abattue autour d'elles depuis le pont. Le colonel est convaincu qu'avec de pareilles troupes il doit reconquérir le terrain perdu.

Il lance trois compagnies, toutes brûlantes d'une magnifique ardeur, vers la route de Beerst; elles ont pour mission de charger l'ennemi. Deux autres sont dirigées vers le Bloedputteken, afin de soutenir la compagnie du capitaine Labeau, qui tient tête héroïquement depuis plusieurs heures à de gros effectifs ennemis.

Nous avons vu le courage déployé par ces troupes sur la route vers Beerst et l'échec qu'elles infligèrent aux Allemands.

Aux environs du Bloedputteken le commandant Des-camps remporte le même succès à la tête des deux autres compagnies du 11<sup>e</sup>; celles-ci, de concert avec les hommes de la compagnie Labeau, reprennent également les tranchées un moment perdues.

La nuit du 20 au 21 octobre descend sur le champ de bataille. Mais l'obscurité n'est pas complète. De larges incendies sont allumés sur divers points. Les canons grondent sans trêve. Et dans les caves de Dixmude sont cachés les derniers habitants, qui regrettent sans doute de n'avoir pas pris la fuite, car il semble bien qu'ils ne puissent plus sortir vivants de cet enfer.

Des morts sont entassés dans la vaste plaine où des brancardiers recherchent les blessés.

On transporte ces derniers à l'hôpital de Dixmude. La maison de l'ancien gouverneur espagnol, près du Pont du Nord, a été convertie également en ambulance, ainsi que la maison du notaire B... dans la rue de la Loi.

Quelques blessés, moins grièvement atteints, se trai-

nent péniblement vers le Haut-Pont, afin de sortir de la ville et de demander à un asile plus sûr le repos et la guérison. Des réfugiés encombrant les routes, dans la direction de Furnes.

Et des caissons de munitions roulent vers le front, pour alimenter la bataille qui n'est pas entièrement interrompue, mais qui reprendra demain plus violente que jamais.

## Nouvelle répartition des troupes à Dixmude. — Les funérailles du commandant Pouplier. — Le bombardement continue. — L'église en feu. — Le drame de l'hôtel de ville. — Vaines attaques des Allemands.

Le 21, dès l'aube, les canons allemands rouvrirent le feu avec une intensité croissante. Nos batteries ripostèrent énergiquement, mais elles avaient à lutter contre une artillerie bien plus puissante.

Le colonel De Vleeschhouwer qui, de son poste de Caeskerke, dirigeait le tir, était certainement un des officiers d'artillerie les plus capables et les plus expérimentés de notre armée.

Le groupe Pontus, comprenant les 31<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> batteries (2<sup>e</sup> régiment); le 1<sup>er</sup> groupe du 3<sup>e</sup> régiment, comprenant les 49<sup>e</sup>, 50<sup>e</sup> et 51<sup>e</sup> batteries; le 2<sup>e</sup> groupe, comprenant les 37<sup>e</sup>, 38<sup>e</sup> et 39<sup>e</sup> batteries; la brigade du major Hellebaut, comprenant les 40<sup>e</sup>, 41<sup>e</sup> et 42<sup>e</sup> batteries, balayèrent les routes de Beerst, d'Eessen et de Woumen, de façon à pouvoir toujours enrayer la marche en avant des troupes allemandes.

Le grand quartier général, qui siège à l'hôtel de ville de Furnes, constate que l'ennemi porte son effort principal sur Dixmude et il décide d'y envoyer encore deux bataillons de chasseurs (2<sup>e</sup> régiment). Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> bataillon du 12<sup>e</sup> ont été relevés.

Jacques fait une nouvelle répartition de ses troupes : il place trois compagnies du 11<sup>e</sup> et deux compagnies de fusiliers dans le secteur nord; trois compagnies du 11<sup>e</sup> et une compagnie de marins entre le canal d'Handzaeme et le chemin de fer; une compagnie du 11<sup>e</sup> et une du 2<sup>e</sup> chasseurs entre la voie ferrée et le cimetière de la route de Woumen.

Cinq sections de mitrailleurs français et quatre sections de mitrailleurs belges sont distribuées sur toute l'étendue du front.

La 3<sup>e</sup> compagnie du 12<sup>e</sup> prend position le long de l'Yser et, d'autre part une compagnie de fusiliers, le restant du 11<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> compagnie des chasseurs constituent la réserve à Dixmude, ainsi que les cyclistes de la 3<sup>e</sup> division.

Les Allemands multiplient les obus incendiaires et bientôt Dixmude commence à devenir la proie des flammes. Le 21 octobre, la douloureuse et héroïque cité ressemble à un enfer.

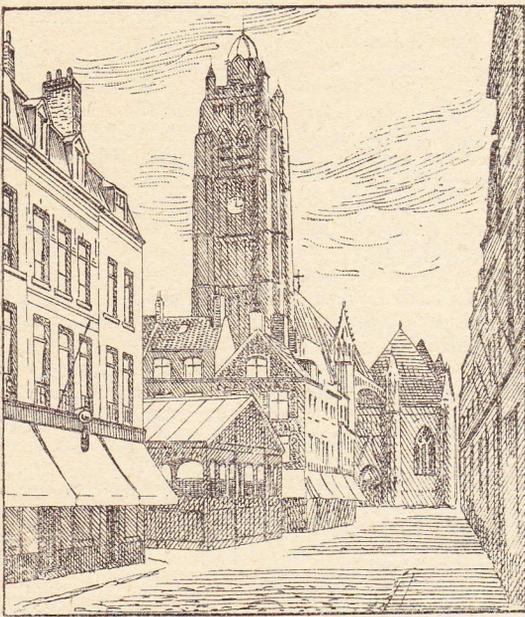
« Vers 10 heures, rapporte Marguerite Baulu, le petit volontaire Lenoir amène sur la Grand'Place, devant le péristyle de l'hôtel de ville, quarante prisonniers capturés par le lieutenant Mansaert; tout à coup une détonation effroyable enveloppe le groupe d'une trombe de phosphorescence et de fumée dont l'évanouissement laisse voir les quarante prisonniers debout, mais leur gardien abattu à leurs pieds. »

À l'hôtel de ville règne la gravité d'un silence funéraire. La dépouille mortelle du commandant Pouplier, tombé au champ d'honneur, sur la route de Beerst, a été déposée dans la salle des Pas Perdus. Les soldats écoutent avec une émotion recueillie les prières que récite l'aumônier, tandis qu'au dehors le bombardement continue avec rage.

Les fusiliers présentent les armes au passage du mort. Une garde d'honneur le précède et un lieutenant porte le drapeau.

Jacques a donné à son ami un suprême baiser d'adieu. Depuis Liège ils avaient lutté tous deux côte à côte.

L'ennemi semble avoir repéré le triste convoi et le poursuit de ses projectiles. Une volée d'obus fend les



La rue du Port à Dunkerque.

pierres tombales et fait surgir du sol des ossements des morts. L'aumônier lit les dernières prières, couché par terre, tandis que les assistants s'abritent derrière les tombes.

« Reposez en paix ! » prononce la voix du prêtre.

Un bruit sourd rétentit... le grand Christ chancelle, atteint par un obus, et vient s'effondrer au milieu de l'avenue.

Dixmude se fonde sous les morsures des flammes, se pulvérise sous les explosions.

Un percutant, près de l'hôtel de ville, éventre une maison pleine de fusiliers-marins et en tue dix-sept. Vers 11 heures apparaît au clocher de l'église Saint-Nicolas la première flamme.

« On ne sait vraiment pas, écrit Marguerite Baulu, comment l'alerte put se répandre aussi vite, mais ce qui est certain, c'est que tout de suite de vieux hommes impotents, des bigotes saisies d'une horreur sacrée, tout ce qui palpitait encore sous les décombres de Dixmude avait surgi brusquement, et dans l'air embrasé de la Grand-Place, assistait, avec des larmes silencieuses, à la profanation de la tour sacrée.

Au bout d'un temps très court, on vit le clocher ployer avec son carillon, puis ruisseler le long de la tour qui l'engouffra. Pendant cette descente des cieux, par-dessus la cacophonie diabolique de la bataille, s'éleva en folles grappes de branles hallucinés le cri d'agonie du vieux monument, le hurlement de mort de ses cloches blessées. Les saccades du rythme d'épouvante s'entendirent entre le canon sur tout le pourtour des tranchées et jusqu'au fond de la campagne. Quand enfin la résonnance de ce râle s'éteignit sur les dalles de la basilique, un long soupir sortit de la foule atterrée qui s'en retourna à pas craintifs vers l'étouffement tragique de ses sous-sols... »

L'ennemi visait aussi particulièrement l'hôtel de ville, où se déroula ce jour-là un drame épouvantable.

Comme la veille, et presque à la même heure — il est 3 h. 30 — juste au moment où l'artillerie allemande allonge son tir, au nord, à l'est et dans le sud, l'infanterie s'avance en rangs serrés en poussant toujours ses « hoch ! » furibonds. Elle n'a pas fait cent mètres que déjà la moitié des effectifs gît à terre, car derrière les re-tranchements, où les assaillants ne croyaient plus trouver que des morts, se sont dressés soudain les fantasmes du 11e de ligne, du 2e chasseurs et les fusiliers-marins, dont l'héroïsme touche au sublime. La rage au cœur, conscients de remplir un devoir implacable, ils ne songent qu'à tuer et tirent, tirent sans un moment d'arrêt.

Le résultat ne se fait pas attendre. Les masses ennemies, fuchées par la mitraille, se désagrègent. Les survivants, frappés de terreur, font demi-tour et se précipitent vers les positions d'où ils étaient partis.

Une courte accalmie succède à ce massacre; on en profite pour transporter les blessés à Dixmude. Un grand gaillard, que l'on emmène, le visage inondé de sang, et qui porte à la tête une affreuse blessure, se débat comme un possédé, et tenant le canon de son fusil braqué en avant, rugit de toutes ses forces :

« Je vais les tuer ! Je vais les tuer ! »

Pour se venger de son sanglant échec, l'ennemi tourne sa fureur contre la ville. Il semble qu'à ses yeux le seul moyen de briser cette héroïque résistance qui le remplit de stupeur et de rage, consiste à réduire Dixmude en un amas de décombres.

Et ses artilleurs s'en donnent à cœur joie. Ils parviennent enfin à atteindre l'hôtel de ville; un premier obus creuse un trou énorme dans la tour massive; un second entre par la verrière du fond dans une petite pièce, traverse un mur et éclate avec une terrible force d'expansion dans une grande salle où les états-majors sont au travail. (1.)

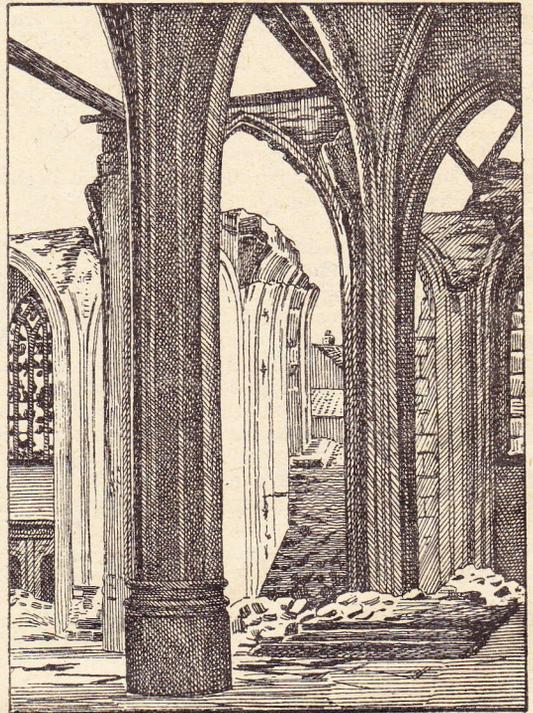
Tout est broyé, renversé par la force de l'explosion. Lorsque l'aère fumée s'est dissipée, le plus horrible spectacle que l'on puisse rêver s'offre aux yeux des survivants : des éclaboussures de cervelle et de sang tachent les murs; on ne peut faire un pas sans heurter quelque tronçon humain ou des membres épars; une cinquantaine d'hommes, délégués d'unités françaises et belges, qui se trouvaient dans la salle, ont été affreusement déchiquetés et leurs restes méconnaissables gisent pêle-mêle parmi les décombres, au milieu de meubles brisés, de vitres pulvérisées, de briques et de plâtras.

Le colonel Jacques doit chercher un autre bureau... Mais il est blessé pour la deuxième fois et le lieutenant-colonel Suits, commandant du 2e chasseurs, le remplace.

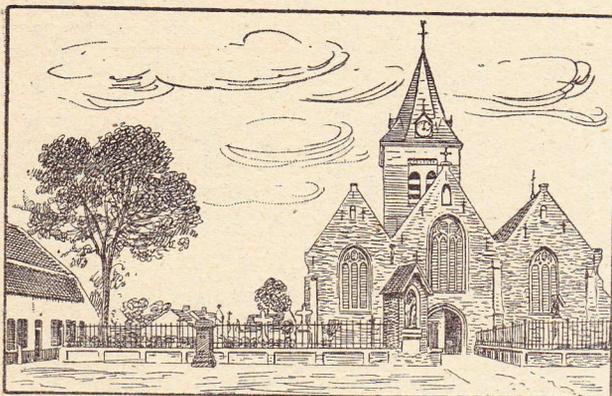
Aussitôt on a commencé à l'hôtel de ville les travaux de sauvetage... Des plaintes et des gémissements montent encore des décombres souillés de sang... Cédons de nouveau la parole à des témoins autorisés.

« Du monceau de débris s'échappent des râles étouffés et des gémissements de douleur. Dominant les plaintes déchirantes, un hurlement atroce monte par intervalles,

(1) D'après le récit du commandant Willy Breton.



Ruines de l'église St-Eloi à Dunkerque.



L'église de Sype.

cri de torture effroyable. Pour se guider dans la recherche de cette inexprimable souffrance, les sauveteurs accourus vers l'endroit d'où semble provenir l'appel désespéré ne peuvent que suivre les traces sanglantes, imprégnant le plâtras.

Fouillant les décombres, ils voient soudain apparaître le corps horriblement broyé d'un petit soldat : la tête n'est plus qu'une bouillie sanguinolente; le ventre ouvert par un énorme éclat d'obus laisse à nu les intestins déchiquetés. Et comme les sauveteurs achèvent de dégager le malheureux, un dernier râle d'agonie met fin à son martyre.

A demi-fou, incapable de supporter davantage l'atroce spectacle, un des assistants s'élançait vers la porte que paraît garder impassible un fusilier marin en faction. Il est immobile contre le mur, la tête un peu inclinée sur l'épaule, le buste légèrement fléchi prenant appui sur le fusil planté droit entre les jambes. Celui qui fuit ce lieu d'épouvante a heurté la crosse de l'arme. Alors, derrière lui, le corps du fusilier marin s'abîme sur le sol avec un grand bruit sourd : le fonctionnaire n'était qu'un cadavre.

Près de lui, parvenus à se dégager des débris qui les recouvraient, deux soldats se sont traînés jusqu'au mur, dans une mare de sang. L'un d'eux a une jambe arrachée, l'autre un bras sectionné à hauteur de l'épaule. Ils gémissent plaintivement. Suffoqué par les sanglots qu'il s'efforce de retenir, un officier s'est approché des pauvres diables et tâche de les reconforter par quelques mots d'espoir :

« Encore un peu de courage, mes amis; le médecin va venir; il est si occupé. »

Et tandis que l'officier se détourne, croyant cacher les larmes qui jaillissent malgré lui, l'homme au bras mutilé laisse tomber ces mots résignés :

« Bien sûr qu'il doit avoir de l'ouvrage, le docteur. On attendra son tour, mon capitaine; il ne faut pas pleurer... »

Sans une plainte désormais, les deux soldats resteront là, stoïques, tâchant de calmer la fièvre qui petit à petit les dévore, en buvant tout à tour au goulot d'une bouteille de vin demeurée intacte par miracle.

Un peu plus tard, hanté d'une idée fixe, le manchot s'en ira, de ses dernières forces rassemblées, rechercher son bras perdu dans le tas de décombres voisin. Et dans le délire qui monte, on l'entend répéter avec obstination, sa main valide crispée sur le membre mutilé : « Les Boches ne l'auront pas ! Les Boches ne l'auront pas ! »

Parmi les victimes se trouve le docteur Thieren, qui s'était distingué par sa vaillance et son dévouement dès le début des hostilités, qui avait été fait prisonnier à Epeghem, mais avait réussi à s'évader et qui depuis quelques jours avait rejoint le 2<sup>e</sup> chasseurs au front de l'Yser.

Le docteur Hendrickx était donc presque seul pour faire face à l'affreuse misère, aux souffrances indicibles qui étreignent les pauvres blessés.

Le colonel Meiser a réclamé des voitures d'ambulance et d'autres véhicules, car on veut évacuer tous les civils qui sont encore restés à Dixmude.

Tout ce qui se trouve dans la ville semble condamné d'avance à périr. Peut-être y a-t-il encore une issue, mais elle est fort précaire.

Partout l'incendie fait rage. La vieille église avec son magnifique jubé et son célèbre tableau de Jordaens brûle comme une torche. Ceux qui doivent traverser les rues en flammes courent pour échapper à la fumée suffocante, tiennent leur mouchoir devant la bouche et secouent les étincelles qui s'attachent à leurs vêtements.

De nombreux habitants se préparent déjà à la mort inévitable. Voici notamment une scène décrite par des témoins oculaires :

« Dans deux caves contiguës d'un couvent quatre-vingt personnes environ se trouvaient réunies : des religieuses, des vieillards, des enfants, des femmes du voisinage et des soldats.

Le doyen Moulart fit son entrée. Sa maison aussi avait pris feu. Le vieillard hocha tristement la tête.

« Notre église ! dit-il avec des larmes dans la voix. Elle n'est que feu et flammes... Ecoutez ! »

Un bruit de bronze résonna dans l'air.

« Nos cloches ! reprit l'ecclésiastique. Elles sonnent le glas de Dixmude ! »

Et cette impression était exacte. L'horreur du bombardement, les explosions des obus étaient déchaînées sur la ville d'une façon continue. Des débris de verre, des briques et des poutres s'abattaient partout. Leur bruit sinistre s'accompagnait des cris déchirants des blessés et des agonisants. Et dans les caves on avait abandonné tout espoir de salut, car l'Ange de la mort semblait planer au-dessus de tous les assistants.

Plusieurs demandèrent à se confesser et le prêtre leur adressa des paroles de consolation et de pardon, puis il dit la messe dans un pauvre autel improvisé, à la lueur vacillante de quelques bougies qui semblaient veiller la mort.

Sa voix était calme et posée, bien que l'on entendit éclater au dehors les obus, qui faisaient trembler l'air.

« Mes chers enfants, dit-il, mettez-vous entre les mains de Dieu qui n'abandonne jamais les siens.

« Le moment est venu, je crois, où Dieu veut nous appeler à Lui. Du courage ! Généreusement, répondons à l'appel. Nous avons déjà tant souffert. Nous avons déjà fait tant de sacrifices, accomplissons le dernier et abandonnons-nous, sans regret, corps et âmes.

« Préparons-nous à mourir. Si quelqu'un est inquiet, me voici : dites-moi ce qui vous trouble. Au nom de Dieu, je vous pardonne toutes vos fautes. »

Et tous demeurèrent agenouillés sous les sombres voûtes, les mains jointes, les yeux fixés sur le doyen qui encourageait les malheureux, donnant lui-même l'exemple de la plus parfaite résignation.

La mort allait-elle venir ?

A tout instant on se posait cette angoissante question. L'après-midi se traîna péniblement.

Soudain le tapage se calma. Un silence étrange et insolite descendit sur la ville.

Des soldats qui parcouraient les ruines criaient : « S'il reste encore des civils, qu'ils fuient ! »

« Hâtez-vous, il y a des voitures ici. »

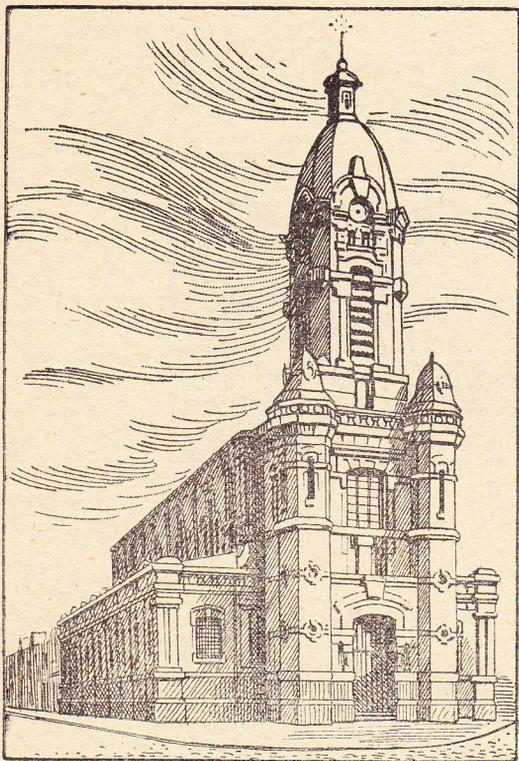
Et les soldats vinrent au secours des malheureux. Quel lugubre défilé ! La nuit était tombée complètement, mais la lueur des brasiers éclairait l'obscurité. Il fallait enjamber les décombres et longer des trous béants; certains fugitifs roulaient dans ces cratères, appelaient au secours et des militaires accouraient aussitôt pour les dégager.

« Moi aussi je m'enfuis ce soir-là, nous raconta un civil. Ce fut un moment épouvantable. Je donnais le bras à une brave petite vieille de ma connaissance.

« Abandonnez-moi plutôt et laissez-moi mourir; je ne survivrai pas quand même à ces émotions », avait-elle déclaré.

Mais je la forçai à m'accompagner. Il était impossible, en effet, d'abandonner une créature humaine dans un pareil enfer.

Sans doute, dans ces premiers moments, chacun songeait à sa propre sécurité, mais j'aurais gardé un éternel remords si j'avais dû abandonner cette pauvre femme. Nous errâmes donc par la ville. Tout à coup,



L'église St-Roch à Armentières.

nous trébuchâmes: je sentis mes mains tremper dans une masse gluante. C'était du sang. Nous avions heurté le cadavre d'un soldat.

« Laissez-moi ici », gémit de nouveau la pauvre vieille. Mais nous poursuivîmes notre course errante. Puis nous entendîmes une explosion et un nuage de fumée et de poussière nous enveloppa. Tout près de nous une maison venait d'être touchée. Il fallut s'arrêter, jusqu'à ce que le nuage se fût dissipé.

« Venez, lui dis-je alors, nous sommes presque à destination.

Mais le trajet jusqu'au Haut-Pont était encore bien long. Et nous fûmes pris de nouveau dans le rayon de la canonnade. J'ignore comment nous sommes sortis de là, mais enfin nous eûmes dépassé la ville de Dixmude en feu et le brasier que formait Caeskerke. L'incendie exerçait d'ailleurs ses ravages de tous côtés, à Pervyse et Stuyvekenskerke, de Ramsappelle jusqu'à Nieuport et à la mer. A présent nous pouvions ralentir le pas. Partout sur la route c'était une véritable procession, et pas la moindre petite place pour nous reposer, car toutes les maisons, les granges, les étables qui se trouvaient le long de la route, étaient bondées de réfugiés et de soldats. Une foule de gens dormaient à la belle étoile. Toujours en compagnie de la petite vieille que je traînais par les bras, nous arrivâmes enfin après trois heures à Aveappelle et là nous trouvâmes enfin un peu de paille. »

Voilà un récit pris sur le vif et qu'on pourrait multiplier par centaines.

Malgré tout, quelques habitants étaient encore restés à Dixmude, soit volontairement parce qu'ils ne voulaient quitter la ville à aucun prix; soit pour d'autres motifs: des vieillards et des impotents, par exemple, qui ne pouvaient se sauver eux-mêmes, furent oubliés dans la tourmente.

Un des cas les plus poignants est celui de la Supérieure des Béguines, la nonne Vereecke, « la Grand'Demoiselle », comme on la nommait à Dixmude par une habitude conservée du XVII<sup>e</sup> siècle.

Ses jambes paralysées refusaient depuis longtemps déjà de la porter. Dans l'enclos du Béguinage, lorsqu'il lui arrivait de quitter son oratoire pour aller à la chapelle, elle passait dans une voiturette d'infirmes que poussait une religieuse. Au moment de l'évacuation du cloître, elle avait refusé de se laisser emporter, ne voulant

pas gêner le départ de sa présence trop encombrante, assurait-elle. « Sauvez d'abord mes sœurs et les vieilles femmes qui sont ici, avait-elle répondu à ceux qui la pressaient; après, on verra, s'il en est temps encore. Si la mort vient, elle ne prendra pas à l'improviste, car la pensée de la mort m'est familière ». Aucun argument n'avait pu la décider. Elle était restée à prier, héroïque et résignée au pire. Plus tard, dans la panique de la fuite et la fièvre de la bagarre, on l'avait oubliée. Et, solitaire, clouée sur sa chaise, au fond de la maison démolie, à deux pas de la chapelle qui flambait, elle était morte stoïquement, victime de sa charité et le chapelet aux doigts, d'une agonie épouvantable.

« La Grand'Demoiselle » avait succombé à une affection cardiaque ou aux affres de la faim.

Quantité de civils étaient ensevelis sous les ruines de Dixmude. Jamais on ne pourra retracer exactement leur martyre et leurs derniers moments.

Des ambulances anglaises avaient pénétré à Dixmude et s'étaient arrêtées devant l'hôtel de ville. Pour arriver jusque-là elles avaient dû affronter une pluie d'obus et de balles et vaincre mille obstacles. Les médecins, les chauffeurs, les infirmiers firent preuve de la plus grande abnégation.

On retira les blessés des caves.

Les ambulanciers se rendirent également aux divers hôpitaux. Dans l'un d'eux se déroulèrent des scènes horribles. Le feu s'était déclaré à côté du bâtiment et bientôt les flammes allaient dévorer ce poste de secours. Les blessés le savaient.

On s'efforça de les tranquilliser en leur disant que les voitures d'ambulance étaient sur le point d'arriver.

Il fallait avoir un peu de patience, car elles étaient en route et le trajet était difficile.

Et tandis qu'ils parlaient ainsi, les médecins et les aumôniers devaient maîtriser leur propre anxiété, car eux aussi sentaient leur cœur battre d'impatience.

Enfin les voitures s'arrêtèrent devant le poste, mais alors les blessés commencèrent à craindre qu'on ne les oubliât ou qu'il n'y eût plus de place pour eux.

Et on vit des infortunés se redresser brusquement sur leur lit de souffrance, de sorte que leurs pansements sautaient et que le sang ruisselait à flots de leurs blessures.

Une angoisse folle se lisait dans leurs yeux, tordait leur visage et se traduisait par ce cri :

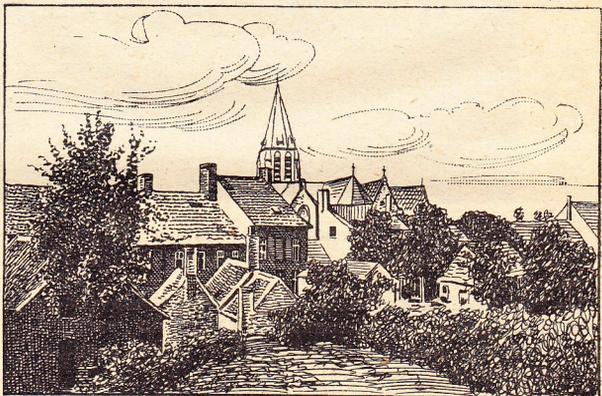
« Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! »

Et des soldats se dévouaient pour retirer tous les malheureux de cet enfer, tandis que les obus éclataient au milieu des maisons en flammes.

Les voitures partirent enfin avec leur triste fardeau.

On apercevait encore par-ci par-là quelques groupes de civils. Ils rampaient comme des fantômes parmi les trous d'obus et les crevasses. Certains s'efforçaient d'emporter quelques effets. D'autres frissonnaient dans le froid de la nuit. Par endroits on voyait des vêtements, des fichus, des manteaux provenant des boutiques où les soldats s'étaient approvisionnés pour les tranchées. Et plusieurs exilés emportèrent quelqu'un de ces objets, qui devaient les garantir contre le froid.

Les Allemands avaient transformé Dixmude en un amas de ruines fumantes, mais tous leurs assauts, tant



Vue de Moorslede.



Mitrailleurs belges.

aux environs de Beerst et du Bloedputteken, que près de la gare et le long du canal, s'étaient heurtées à l'héroïsme des Belges et des Français. Puis ce fut dans la boue sanglante, au milieu des morts et des blessés, un terrible corps-à-corps, tandis que les canons et les fusils fauchaient les rangs serrés des réserves, comme fait la faux du moissonneur.

« Hoch ! hoch ! » hurlait souvent l'ennemi, au moment où il croyait enlever une misérable tranchée !

Mais soudain surgissaient de la tranchée suivante des défenseurs, couverts de boue et de sang, qui trouvaient dans leur volonté de sauver la ville la force de vaincre leur fatigue et de repousser l'ennemi. Et les monceaux de cadavres s'accumulaient toujours et les appels des blessés devenaient plus lugubres et plus pressants.

## Combats près de Tervaete. — Les Allemands franchissent la boucle de l'Yser. — La défense de Dixmude.

Telle était la situation à Dixmude le soir du 21 octobre.

Les Allemands avaient sacrifié à la conquête de la petite ville des régiments entiers, des jeunes gens pour la plupart, dont un grand nombre à étudiants de bonne condition. Quelquefois les assaillants étaient entourés de vapeurs d'alcool; on les enivrait avant de les envoyer à la mort.

Mais toutes leurs attaques échouèrent. Dans certains cas nos troupes se retiraient d'un tronçon de tranchée, mais une violente contre-attaque refoulait invariablement l'avalanche grise.

A Beerst, à Eessen, à Woumen, on voyait partir les détachements en ordre de bataille. Peu après on voyait revenir un flot de blessés et un groupe d'hommes décimés et tremblants; c'étaient les survivants, ceux qui avaient évacué le champ de carnage dans une fuite désordonnée et qu'on accueillait avec des paroles de mépris et des injures.

Décidément, la prise de Dixmude semblait trop difficile et l'état-major allemand, qui voulait absolument rompre la ligne, dut songer à trouver un endroit plus favorable pour exécuter son dessein.

Son choix tomba sur Tervaete, un hameau situé près de l'Yser, au nord de Dixmude, en face du village de Keyem.

Jadis, il y avait à cet endroit un pont sur l'Yser qui reliait la route de Keyem vers Stuyvekenskerke et Pervyse.

De Pervyse à Schoorbakke la rivière décrit une courbe très prononcée et les Allemands croyaient, non sans raison d'ailleurs, que cette partie du front belge constituait un point faible.

La boucle, en effet, n'était défendue que par des effectifs réduits, qui attendaient impatiemment l'aide promise par les Français. Keyem, comme nous l'avons vu,

avait été perdu, et l'ennemi, après avoir occupé la rive droite de l'Yser, pouvait y installer à l'aise ses canons et surtout ses mitrailleuses et profiter des sinuosités de la rivière pour attaquer les troupes belges dans le flanc.

Ce secteur était tenu par les trois régiments de la 4<sup>e</sup> division :

Le 8<sup>e</sup>, le 10<sup>e</sup> et le 13<sup>e</sup> de ligne.

Le 8<sup>e</sup> était chargé de défendre le pont de Tervaete, ou plutôt le passage de l'Yser à cet endroit, car on avait fait sauter le pont. Mais près du hameau se trouvait un bateau, dont les Allemands devaient se servir pour traverser la rivière.

Le 2<sup>e</sup> bataillon du 8<sup>e</sup> se trouvait au sud et le 3<sup>e</sup> au nord du pont, tandis que le 1<sup>er</sup> bataillon, qui avait déjà essuyé de lourdes pertes, était maintenu en réserve à Stuyvekenskerke, à dix minutes de Tervaete. Pour comble de précautions et parce que la ligne était défendue par des forces si insuffisantes, on plaça encore près de Tervaete deux compagnies du génie, qui par leur nature même n'étaient pas appelées à prendre une part active aux combats. Mais il fallait user de toutes les forces disponibles.

C'était le soir du 21 octobre. Les Allemands ouvrirent un feu violent sur nos positions.

L'ennemi était posté juste en face de la rivière.

Au début de la nuit les Allemands, persuadés que les occupants de la digue sont hors de combat, s'efforcent de franchir l'Yser sur divers points : en face de la ferme Dupré, près de Schoorbakke, dans le secteur du 13<sup>e</sup> de ligne en face de la route de Beerst, où le commandant Chabot oppose une résistance invincible à des assauts répétés.

Après ces échecs nocturnes, le bombardement cesse et le ruban phosphorescent s'éteint.

A l'arrière les coups énormes des gros pilons s'apaisent et un silence lugubre, effrayant, tombe sur le champ de bataille.

Séparées par le petit ruisseau, les deux adversaires, nerveusement, recueillent leurs forces et s'épient.

« En face de la route de Keyem, un bateau qui a servi de passage aux sentinelles dort, parallèlement au fil de l'eau, vis-à-vis d'un petit quai surelevé sur la rive droite où les péniches, en temps de paix, débarquaient leur cargaison pour les villages voisins.

A travers l'immobilité ténébreuse, le calme est si insolite qu'il glisse dans l'âme le malaise d'une sourde appréhension...

A un moment donné le lieutenant Séverin, qui commande la compagnie du génie de garde devant le quai, aperçoit au loin dans l'épaisseur noire où gisent mystérieusement les ruines de Keyem, un léger pointillé de lueurs, clignotant et sautillant comme des feux follets. « Hausse à mille deux cents mètres !... Joue !... Feu !... » commande l'officier. Les lueurs s'éloignent, mais se rallument ailleurs, et toute la nuit se promènent en changeant de place.

A mesure que le temps passe, une petite gelée durcit l'eau et enfonce ses aiguilles dans la peau; transis de



Le 7e de ligne déployé en tirailleurs

sommeil et de froid, les hommes ferment invinciblement les yeux...

Quelques heures s'écoulent, puis une à une les faibles étoiles s'éloignent, et par degrés les ténèbres chavirent dans un vague rayonnement blanchâtre que blémit encore le reflet d'une pelouse de grésil...

Qu'est-ce qu'ils font?... Tonnerre de tonnerre!... là!... là!... lieutenant, et là-bas, encore une!...

Dans l'aube blafarde, on voit maintenant arriver lentement, sans moteur apparent, sans bras visibles, mobiles et légères sur des supports flottants, une, deux passerelles, dont les éléments, préparés à l'avance, ont été rassemblés pendant la nuit, silencieusement, derrière la perdue élévation du quai rustique.

Pendant que les officiers observent ce manège d'une habileté diabolique, les hommes, perdant la tête, tirent comme des fous sur ces choses invulnérables et automatiques. « Les hommes, ne gaspillez donc pas vos cartouches!... »

Mais ils sont égarés, ils n'écoutent rien et tandis que leurs précieuses balles vont ruisseler et rebondir sur les passerelles, de bons tireurs ennemis et les mitrailleuses riveraines font éclater la tête de ceux qui dépassent le parapet pour tirer; tout de suite, de nombreux soldats, l'adjudant, un lieutenant de la compagnie ont le crâne fracassé.

Quand les cartouches du génie sont presque épuisées, les soldats allemands, cachés derrière des matelas amenés de Keyem, traversent le fleuve sur les passerelles et viennent se coller contre la pente fluviale de la digue, séparés par l'épaisseur du plateau de notre tranchée de tir qui tombe bientôt à un silence de mort.

A cet indice de pénurie, l'ennemi se hisse à plat ventre sur la pente, rampe ensuite sur l'horizontalité du plateau et rabat le canon de son fusil sur les hommes du génie accroupis sur la banquette de tir, en dessous de lui, désarmés... un grand nombre de ceux-ci est massacré; tandis que les hommes qui possèdent encore quelques cartouches essaient de résister, les autres, courbés derrière la digue, poursuivis par le tir ennemi, s'enfuient vers Tervaete en jetant autour d'eux des paroles d'alarme et de panique : « Les Boches ont passé!... En retraite!... » « Ils sont quatre cents! » crient les premiers; « Ils sont mille! » disent les suivants; « Ils sont deux mille » répétition de toutes parts.

Quelques officiers du 8e essaient de retenir les fuyards, mais un tourbillon de folie entraîne ceux-ci jusqu'au pont de Tervaete et les précipite sur la fatale rampe d'où ils vont, criblés de mitraille, rouler à quelques mètres de là, tout sanglants, dans le creux humide d'un fossé...

Cependant, attiré par cette rumeur de désastre, le major Blairon, sorti de la petite forge, à gauche du pont, arrête ce qu'il peut de fuyards effarés, le groupe, puis écoute, pâle de colère, leur rapport, et fait prévenir à Vicogne le colonel Couturiau, par le cycliste Wittamer qui, enfourchant sa bécane, entend son chef murmurer: « Moi vivant, ils ne franchiront pas le pont! »

Après cela, il calme la panique des hommes du génie qu'il a pu rassembler et les renvoie vers leur position où, de minute en minute, la situation s'est aggravée.

En effet, dans un essai d'héroïque résistance, le major Deltenre est mort, huit officiers sont hors de combat; trois seulement restent debout à la tête d'une poignée d'hommes. Un désarroi inévitable aggrave le désastre.

Néanmoins le lieutenant Séverin réussit à rallier derrière le massif de la digue quatre-vingts soldats, et, grossi de la compagnie Louis, du 8e, qui était à sa droite, il s'établit fortement en potence dans un fossé d'eau perpendiculaire à la digue, à trois cents mètres au sud de la route de Keyem, à peu près à hauteur de la borne II.

L'ennemi a donc franchi la rivière et se répand le long de la digue et dans les fossés.

A ce moment-là il n'est pas encore très nombreux, mais il s'organise avec maîtrise: deux mitrailleuses installées dans la digue balaient le plateau d'enfilade vers le nord et vers le sud; d'autres sont braquées vers l'intérieur; les fermes bordant le fleuve sont fortifiées; toutes les approches de la nouvelle position sont défendues par de longs et souples rayons de fer.

Pendant que dans leur fossé d'eau stagnante, durcie par le froid, les quelques hommes du lieutenant Séverin et du commandant Louis, immergés jusqu'aux épaules, vont, sans manger ni boire après leur nuit d'insomnie, tirer en oblique pendant sept heures sur les Allemands qui traversent les passerelles, le major Aulaerts (2e de ligne), dont le bataillon occupe les tranchées fluviales au nord de la borne 10, prévenu par le lieutenant Legrand que l'ennemi lance une passerelle à hauteur de cette borne, en face de la *Ferme rouge*, fait demander de renfort à son chef, le major Reding. Celui-ci envoie deux compagnies, dont une commandée par son fils, mais ces compagnies, qui s'avancent magnifiquement, sont massacrées avant d'arriver à l'Yser.

Là, le lieutenant Legrand, le lieutenant Mahieu sont frappés à mort, le lieutenant Berg est mortellement blessé, le major Aulaerts, grièvement atteint, est évacué.

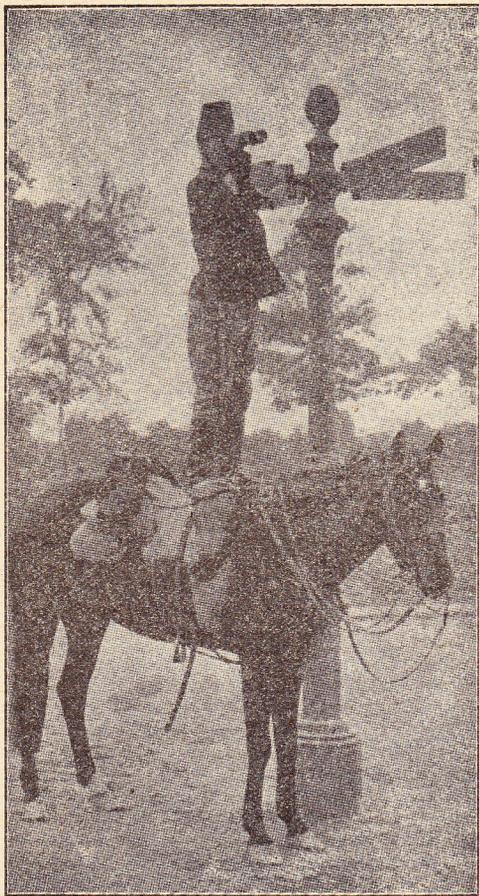
Privés de chefs, hachés par les mitrailleuses de la boucle, convaincus de l'impossibilité de résister sur cette courbe perforée où déjà s'engouffre un flot ennemi de mitrailleurs et de fantassins, les soldats du 2e de ligne, emportant leurs blessés, gagnent la route de Schoorbakke en frôlant, à droite du pont, le bataillon Lippens qui tiendra encore solidement toute la journée.

Maintenant, depuis le crochet défensif du lieutenant Séverin jusqu'à la droite du bataillon Lippens, tout le pourtour de la boucle est livré aux entreprises de l'ennemi. Celui-ci va se borner d'abord à une savante et méthodique infiltration dans les fossés de la prairie et dans les fermes qui tapissent le fond de la convexité. (1)

On fait des efforts désespérés pour tenter encore de rejeter l'ennemi.

Le major Blairon lancé sa seule réserve, la compagnie Pire relevée la veille et qui goûtait quelques instants d'un repos relatif à Tervaete même. L'officier marche à la tête de ses hommes. Ils traversent une zone de feu très dangereuse: de nombreux soldats, le fourrier, un caporal sont tués; le lieutenant succombe à son tour. Puis c'est pis encore. Soudain les mitrailleuses se déchaînent. De

(1) M. Baulu: « La bataille de l'Yser ».



Vedette belge.

la compagnie il ne reste que quelques hommes sans chefs; ils regagnent en rampant leurs abris au milieu des blessés et des morts. Parmi le fracas des explosions et le sifflement des balles on perçoit les plaintes des blessés et les râles des mourants. La situation est horrible et semble sans issue. Quiconque s'expose un instant est tué.

Le colonel Couturiau envoya le 1er bataillon du 8e au feu. Nous avons déjà dit que ce bataillon avait été maintenu en réserve à Stuyvekenskerke, le joli petit village, couché avec nonchalance parmi les grasses pâtures, loin des grandes routes. Mais les artilleurs allemands l'avaient repéré et bombardé pendant toute la nuit. A quelques exceptions près, tous les habitants avaient fui. Seuls le curé et l'instituteur étaient restés sur la place du village pour prodiguer des soins aux blessés. Et ici nous cédon's de nouveau la parole à Marguerite Bauhu, qui a décrit en termes émouvants l'épisode des 35 hommes de ce 1er bataillon. Ce récit donne une idée des horreurs meurtrières de cette première bataille de l'Yser.

«Toute la nuit du 21 au 22, le petit village avait dormi paisiblement. Tout à coup, au petit matin, une formidable explosion secoua les maisonnettes, les pavés sonnèrent sous le ruissellement argentin des vitres, et une fenêtre fut brusquement ouverte dans l'école où cantonnait la compagnie Pottier.

Maes (avant la guerre instituteur à Coxyde) était si éreinté d'avoir pendant la journée précédente creusé des tranchées, qu'il ne s'éveilla qu'une seconde après le coup; dans le silence revenu, ses yeux s'ouvrirent sur le décor délicieux d'une classe enfantine, pupitres mignons, tableaux noirs, cartes au mur... Mais tout de suite un choc nouveau fit dégringoler des pots de géranium alignés sur l'appui de la fenêtre et le grès rouge se fendit sur le plancher.

— Il tombe des pots de fleur dehors aussi... murmura Graide (un soldat de la compagnie), le cœur subitement saisi d'une étrange mélancolie.

Pendant quelques secondes il suivit des yeux la déformation sur le ciel gris, des gros flocons noirs de shrapnells...

— Quand vous conterez notre campagne de l'Yser aux petits paysans de Coxyde, mon ami, il faudra tourner vos regards vers Stuyvekenskerke, car quelque chose me dit qu'ici elle finira pour moi.

— Es-tu fou, clampin!.. veux-t...

Mais il fut interrompu par le vacarme terrible qui commençait à foudroyer le village et la petite école.

Se traînant sous une pluie rouge de bricaille et de moellons vers le poste de secours de l'auberge du Péllican, des blessés revenant de la digue transmettaient aux soldats qui attendaient la distribution de la soupe, des nouvelles sinistres dont leur fiévreuse épouvante accroissait encore la gravité : « L'armée allemande est en train de passer l'Yser avec ses canons, la ligne a craqué, tout est fichu !.. »

Déjà les cuisiniers plongeaient les grandes louches dans les marmites pour répartir la soupe vers les gamelles tendues, quand arriva tout à coup un ordre impérieux : le bataillon allait refouler les quelques centaines d'Allemands qui avaient passé le fleuve avec des mitrailleuses volantes.

Aussitôt d'une voix de clairon qui raffermait les cœurs, le commandant Guffens cria à ses hommes : « Souvenez-vous que vous avez tous laissé au pays une mère, une femme, une fiancée ou une sœur ; en avant, mes amis, pour les délivrer ! »

Le jeune lieutenant Calmès, pleurant d'enthousiasme, entraîne le premier son monde sur la Vicognestraat que le bataillon suivra jusqu'à hauteur de Tervaete, pour marcher ensuite perpendiculairement à l'Yser.

— Bonne expédition, mes amis, et à ce soir ! dit cordialement l'instituteur de Stuyvekenskerke, M. Degraeve, un excellent homme qui s'est prodigé pour la troupe.

Au sortir du village on avance en silence dans le fossé latéral du chemin de terre ; le froid qui rayonne d'un brouillard congelé augmente encore le malaise de la faim ; les hommes pensent en soupirant à la bonne soupe qui refroidit dans les marmites des villageois.

Aufour d'eux l'ennemi est invisible, mais les sifflements soyeux qui éraflent la brume révèlent son voisinage sournois.

Tout va bien tant qu'on avance entre les parois de terre, mais au sortir du fossé, quand on émerge au grand vide d'une prairie rase entrecoupée par ces sacrés canaux, la progression devient épouvantable.

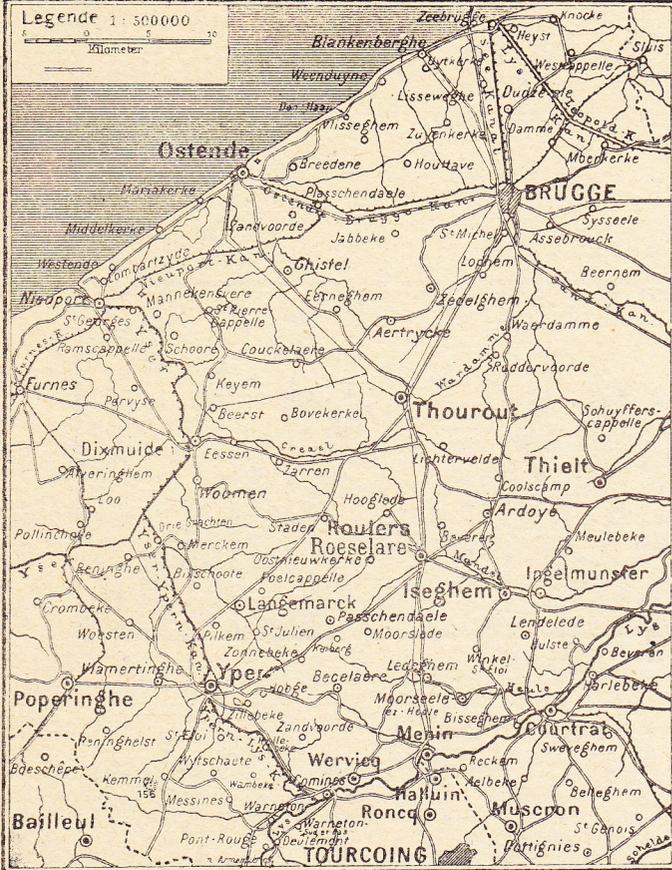
Il est inutile de songer au chemin de la colonne, trop battu ; délibérément les hommes descendent dans l'entrecroisement des vliets où ils cheminent, enfoncés dans l'eau jusqu'au cou, levant, pour le préserver, le fusil au-dessus de leur tête à bras tendu.

Invisible aux camarades et ne les voyant pas, entraînés par la ligne brisée des canaux dans les mauvaises directions, se perdant les uns les autres, secoués, aveuglés, écrasés contre les parois par des forces terrifiantes, les hommes se débattent dans ce treillis liquide, par petits groupes ou seuls, jurant, pestant, n'ayant comme point de ralliement que la voix, au-dessus d'eux, du capitaine Pottier qui marche debout sur l'herbe, tout rouge, la face gonflée à force de hurler par-dessus l'inférieur vacarme : « En avant, mes amis !.. par ici !.. par ici !.. »

— Suis-moi de près, ne me perds pas, mon petit, s'écrie Maes, obligé de hurler pour se faire entendre de Graide, qui cependant n'est pas très éloigné. Je suis un homme des marécages, moi, tout ce fourbi, ça me connaît. Hé ! fourrier, vous allez à Pervyse, par là !.. venez par ici !.. suivez-nous !.. »

Au bout de quelque temps, comme il n'entend plus le fourrier clapoter derrière lui, Maes se retourne ; personne !.. Le cou traversé d'une balle, le gradé agonise sous le miroir verdâtre du vliet... « Hein? crois-tu que ça va vite ?.. »

Graide, silencieux, est repris du mauvais frisson : mais il secoue les épaules : « En avant !.. et à la grâce de Dieu !.. » Comme si celle-ci voulait répondre à l'invocation, précisément on voit apparaître dans les couloirs humides de longues files de capotes vertes et de shakos en toile cirée. « Voici les carapatts !.. crient les lignards tout joyeux, par ici les petits carabiniers !.. nous avons la direction !.. »



Carte de la bataille de l'Yser.

Sans tarder, l'adjoint au major des carabiniers a rejoint le lieutenant Van Rollegem dans un fossé où les officiers dessinent des croquis et se renseignent mutuellement sur la situation qui est celle-ci : le bataillon du 8e va prendre comme point d'appui une assez grosse ferme dont on voit les toitures rouges à droite d'un chemin de terre; de là ses hommes marcheront vers l'Yser en refoulant les fractions ennemies infiltrées dans la prairie.

Mais cette ferme, dénommée ferme Vasseur, du nom du major qui va chercher à y établir son poste de combat, ainsi que trois plus petites exploitations qui se trouvent entre elle et l'Yser, vont bientôt être l'objet d'un bombardement si forcené qu'en un rien de temps elles n'offriront plus qu'un irrégulier et noir aspect de décombres.

Le major Vasseur, dans la grande ferme, est tué d'une balle, et une énorme truie blessée, qui s'échappe de la porcherie, vient s'abattre, tressauter et mourir sur son corps.

Dans l'impossibilité d'abriter les troupes sous l'orage de ces ruines, on les installe dans les tranchées qui ceinturent la ferme, d'où elles chercheront, de fossé en fossé, à gagner la base de la digue.

La compagnie Pottier, dont les cent hommes sont déjà réduits à trente, est désignée pour relier la ferme Vasseur au crochet défensif du commandant Louis et du lieutenant Séverin.

Il est midi environ quand cette jonction s'opère.  
— Glisse-toi derrière ce têtard, c'est une chambre de tir admirable, murmure Maes au moment où avec Graide ils enfoncent leur chair qui se cabre dans le ruisseau vaseux et glacial.

A droite, le paysage est fermé à hauteur d'homme par la berge géométrique de l'Yser que prolonge sur le ciel sa haute frise de peupliers; mais en face du barrage, le terrain est d'une nudité menaçante.

Un instant le soleil montre une face blafarde entre les gouttelettes argentées du brouillard, mais les treilles humides glissent sur son or et une lourde coupe de brume engloutit bientôt tous les pièges de la terre.

— Je ne connais rien de crispant, dit Graide, comme

la boue qui durcit dans la peau.  
— Et une balle donc !..  
Tout autour du fossé, les pointes de cuivre ruissellent et font en entrant dans le sol le petit bruit sec des gouttes d'eau sur la feuillée.  
Sans répit les soldats tirent en oblique vers la digue où les Allemands, après avoir traversé le fleuve, rampent sur le plateau pour se laisser ensuite glisser dans la tranchée.

— Epargne les cartouches, motje (1), dit gentiment à Wittamer un soldat qui, au dernier mot, tombe dans les bras de son camarade, atteint d'une balle au cœur.  
Ses voisins vont s'apitoyer sur lui quand leur attention est attirée vers quelque chose d'horrible : sur un corps qui titube, agité d'un affreux tremblement de douleur, se dresse la moitié de ce qui fut une face humaine; les chairs ouvertes laissent voir la cavité buccale au milieu de laquelle, au bout d'un filet nerveux, pend le globe d'un œil rouge; de cette demi-bouche sortent des hurlements et des cris inarticulés où se devine une ardente supplication : « A boire !.. à boire !.. »

Dans la brume, le fossé, longue barre de bruit et d'éclairs, crépite sans interruption... aussi les officiers du 8e et du génie délèguent-ils, aux chefs de corps, ravitailleur sur ravitailleur.

Des munitions !.. des munitions !.. Le cri d'angoisse de toutes les tranchées vient résonner au poste de combat du major Blairon et jusqu'à l'échelon de ravitaillement à Vicogne; De souples rampements zèbrent sans arrêt le gazon craquelé du marécage..

Willems, de Lorthis, Wittamer, le petit soldat Léopold Chevalier d'autres et d'autres encore font plusieurs fois le dangereux voyage.

Un de ces ravitailleurs, tout ruisselant d'avoir descendu dans les vliets, va atteindre les derrières du crochet défensif, quand un éclat d'obus, avec la précision d'un coup de hache violemment asséné, lui ouvre la longueur du dos, de la nuque jusqu'aux dernières vertèbres. Tous les organes qui se tortillent sont mis à nu; l'homme qui vit encore pousse un hurlement inimaginable..

Est-ce l'effet de ce timbre déconcertant qui affole les soldats les plus rudes ? mais de nouveau la peur hideuse a gagné Graide; à chaque éclatement d'obus son corps se resserre, tout petit, douloureux; une fièvre atroce l'embrase, la soif le fait haleter.

« Ah ! ça, qu'ai-je donc aujourd'hui ? » se demande-t-il tout glacé de honte, car il n'est pas encore un assez vieux guerrier pour savoir qu'on n'est pas brave tous les jours.

Pendant trois heures, contre la digue ou à quelques mètres d'elle, les troupes du 8e, du génie et des carabiniers, disloquées, obéissant au chef de fortune le plus rapproché, tapies dans des fossés sans pouvoir en déboucher, tiraillant sans relâche, sous un feu de mitrailleuses si dru que les hommes, n'exposant que les bras, élèvent le fusil au-dessus de leur tête pour tirer.

Comme les fossés sont rectilignes et brisés, le combattant ne voit que ce qui se passe à ses côtés, mais tout autour de son sarcophage de boue la rumeur des blessés peut lui faire mesurer la déchirante acuité du massacre. Au fond des entrelacs de vase liquide qui zigzaguent de la ferme Vasseur à l'Yser, presque partout les chefs ne sont plus que des lieutenants, des adjudants, voire des sergents..

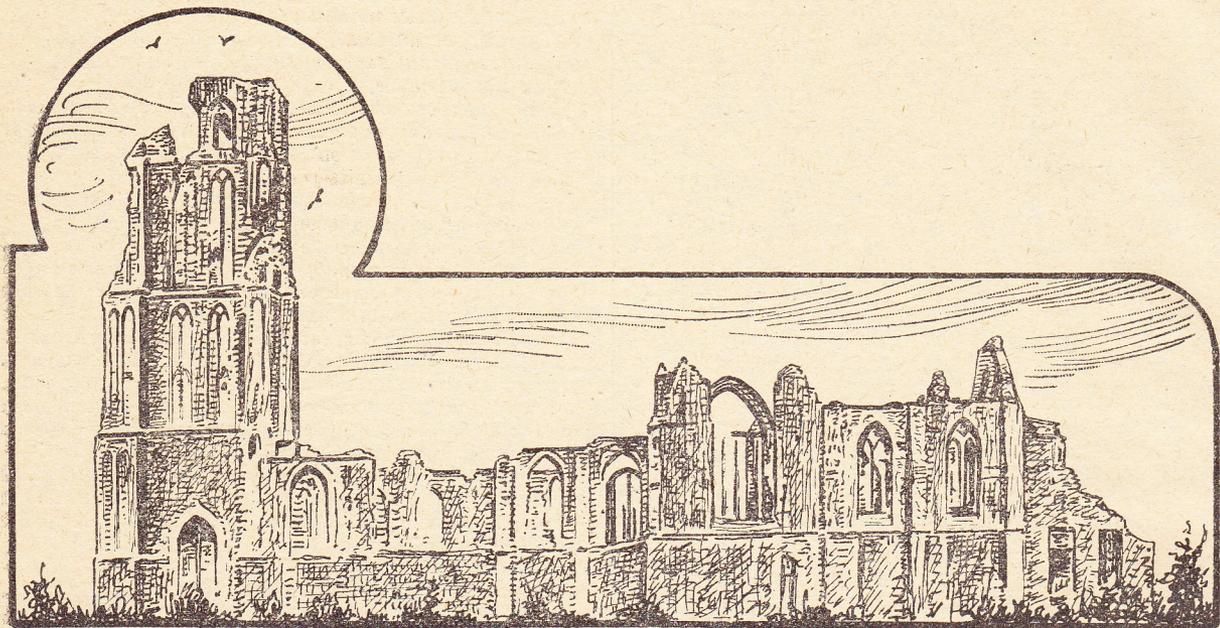
Dans un fossé à peu près parallèle au crochet défensif, le lieutenant Lambert a succombé, laissant le sergent Rosthof à la tête d'une poignée d'hommes.

Parfois des blessés rampent vers Stuyvekenskerke d'un mouvement si lent qu'ils semblent immobiles..

Enfin, vers 3 heures, le terrain étant trop battu, les troupes du 1er bataillon reçoivent l'ordre d'abandonner les fossés voisins de l'Yser, pour revenir occuper les tranchées de la ferme Vasseur. Ce changement de place est encore plus coûteux que la défense immobile.

Cependant, invinciblement attirés par les couverts, des soldats se précipitent avec alacrité vers les trois exploitations qui, avons-nous dit, se trouvent à mi-chemin de la ferme Vasseur. Dans la première de ces fermes, les shrapnells éclatent à hauteur des gouttières, les murs

(1) Mot d'amitié : petit camarade.



Ruines de l'église d'Essen.

croulent, et des pans de briques vont rouler avec un grand fracas jusque dans la mare au purin.

D'une cave montent des gémissements... le capitaine Pottier, qui était venu voir dans la ferme ce qui s'y passait, et y avait trouvé des soldats blessés, est en train de les panser dans la cave avec le sergent Colette.

Un grave incident s'était déroulé près de Tervaele.

Il était environ midi quand le major Blairon, du seuil de sa petite forge, vit, de l'autre côté du pont, un fourrier qu'il avait déjà renvoyé à son poste, se cacher à nouveau dans une maisonnette du hameau; cédant à la vivacité de son tempérament, pour gourmander le gradé il se précipita sur la terrible nudité de la rampe et tomba foudroyé, en travers du passage, que suivant sa secrète promesse, son corps barricada.

C'était un désastre, car avec lui disparaissait l'énergie du 3e bataillon.

Cependant à Vicogne le colonel Couturiau, qui apprend non sans humeur l'arrêt du 1er bataillon et qui comprend que chaque minute de retard augmente la difficulté de refouler l'ennemi, donne l'ordre au commandant Van Laethem (2e bataillon), dont la compagnie occupe le fleuve au sud de Tervaele et qui doit se grossir en route du peloton Pletincix (3e bataillon), de remonter la digue et de réoccuper nos tranchées abandonnées.

Vers 1 heure de l'après-midi, le commandant Van Laethem part à la tête de ses hommes; mais, arrivé à la funeste rampe de Tervaele, le bruit infernal des mitrailleuses, le ruissellement des aiguilles de cuivre sur les pavés, la vue affreuse des cadavres qui débordent du fossé, fait au instant osciller l'élan de nos soldats.

«Suivez-moi, mes amis! je vais vous montrer comment on fait!» crie le commandant Van Laethem; il s'élance debout sur la rampe et reçoit dans la bouche encore ouverte, une balle qui l'envoie rouler aux côtés du major Blairon.

Electrisés par la généreuse abnégation de leur chef, les hommes rampent par petits paquets sur le pavé pendant le changement de bande de la mitrailleuse, puis se coulant entre les blessés derrière la muraille gazonnée de la digue, vont lentement renforcer les compagnies du 3e bataillon et du crochet défensif, sans toutefois pouvoir, sous l'effet d'un feu d'enfilade trop dense, progresser davantage vers le nord.

Par suite de ce second échec la situation reste donc inchangée pendant quelques heures que les Allemands vont mettre à profit pour pénétrer plus avant dans l'intérieur de la boucle, et occuper, vers Schoorbakke, les tranchées de la digue entre les bornes 8 et 9.

Et incrustés dans les parois de la terre, les combattants de part et d'autre s'ignorent.

— Bah! la buée va s'épaissir... murmure Graide, qui sent sa capote trempée se raidir sous la fraîcheur du soir... Quelle heure peut-il bien être?... Je sens la nuit qui vient vers moi...

Le cœur tout drôle, il laisse aller sa tête sur sa poitrine, quand soudain Maes lui enfonce ses ongles dans le bras :

— Là-bas, regarde donc, entre Stuyvekenskerke et les arbres de la route de Schoorbakke, ne vois-tu rien qui bouge?...

— Oui... oui... je vois s'approcher une grande chose...

Au sein des profondeurs grises, en effet, une sombre masse évolue à fleur de terre. Puis, de ce bloc obscur, des formes bientôt se détachent, qui s'avancent en bel ordre géométrique; c'est la garde royale, la dernière réserve, le corps des grenadiers, des plus beaux hommes de l'armée, qui marchent droits, serrés à la taille dans leur costume d'empire, la tête haute sous la grenade qui saigne, enveloppés dans la poésie d'une atmosphère si vaporeuse qu'ils évoquent une charge de preux descendant de la nue pour une apothéose.»

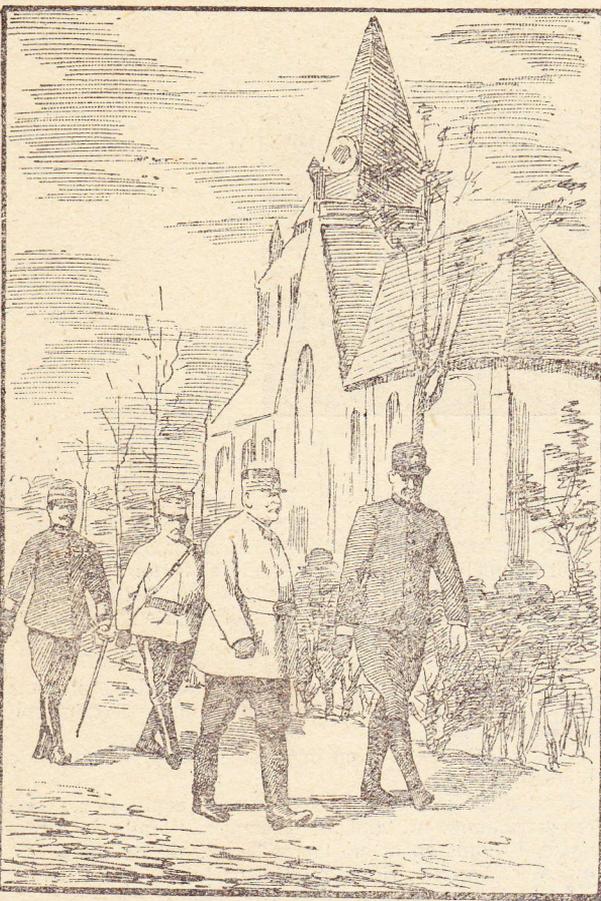
Le grand quartier, qui siège à Furnes, et qui est tenu au courant minute par minute de la situation critique du front à Tervaele, a donné ordre au colonel Servaes, qui commande la 4e brigade, de rejeter l'ennemi et d'occuper la digue de l'Yser; Servaes dispose de la 2e brigade, du 3e bataillon du 4e de ligne, de grenadiers et de carabiniers. Toutes ces forces doivent prêter leur appui au 8e.

«Il y a, sur toute la ligne, un moment de terrible angoisse, écrit le capitaine d'artillerie M. C., dans les «Récits de Combattants.»

Nos troupes, pliant sans céder, se sont archoutées des deux ailes sur l'Yser, aux extrémités de la grande courbe où les Allemands ont rompu la défense. Mais ce nouveau front semble un frêle rempart de terre, construit en hâte devant un flot puissant, et qui se désagrège sous la montée des eaux, à mesure qu'on l'élève.

Plus d'unité organisée : chacun luttant pour soi, ce n'est plus qu'un amalgame d'hommes horribles, couverts de boue et de sang, le visage noirci par la fumée des explosions, n'ayant plus d'apparence humaine, qui se battent, avec des gestes las et des yeux hagards, parmi les éclairs blêmes d'une vision d'enfer.

Que va-t-il advenir? Est-ce la fin de tout? Devant, l'attaque gronde, en vagues successives et toujours grossissantes, battant de toutes parts cette muraille croulante



Le Roi Albert et le général Joffe.

avec des chocs furieux; à ces assauts multiples, l'armée résistera-t-elle ?

A ce moment arrive l'ordre à ce spectre de troupe de prendre l'offensive, et, par une contre-attaque générale, de rejeter coûte que coûte l'ennemi au-delà du fleuve. Les instructions portent ces simples mots : « Que votre charge soit une ruée sauvage. »

Comme un courant électrique l'ordre se propage dans les rangs disloqués. Toutes ces épaves de troupes à la dérive se reforment en un bloc compact et chacun reprend place dans le rang, au hasard de l'endroit où il s'est trouvé; les troupes se fondent les unes dans les autres.

Mais la ruée se heurte à un feu violent. Artair de Saint-Martin, commandant le 3e bataillon du 4e de ligne, tombe un des premiers. Il a vigoureusement entraîné ses hommes à travers le champ de carnage, sous une pluie d'obus et un feu de mitrailleuses à bout portant. L'ennemi a vu son mouvement et son tir est devenu encore plus meurtrier.

Au moment où le brave officier crie à ses soldats de le suivre, et leur montre le but à atteindre, il s'enfonce dans la vase d'un vliet et disparaît.

Le commandant de Hologne reprend son commandement. Il perd en cheminant un grand nombre d'hommes. Bientôt la moitié du bataillon est hors de combat. Les uns s'attachent aux herbes qui cèdent sous leur poids et s'enfoncent dans le vliet, luttent encore pour se sauver, mais s'enlisent dans la vase et sentent leurs forces les trahir; les autres rampent, puis s'élançant en avant d'un bond, mais une balle les atteint, ils poussent un cri et s'écroulent dans une mare de sang. D'autres encore sont tués sur le coup, échappant ainsi à une longue et effroyable agonie.

Deux compagnies du 24e suivent le 4e, mais se voient barrer la route par un rideau de feu. Impossible de faire avancer encore les soldats rompus par deux à trois semaines de fatigue.

Le major Lauwers, des carabiniers, est blessé grièvement. Un peu plus tard, le colonel Biebuyck partage le

même sort. Finalement le commandant de Hologne ramène péniblement 130 hommes dans les fossés de la route de Schoorbakke.

Les grenadiers, eux aussi, doivent résister à de rudes assauts. Ils viennent de Pervyse, et marchent encore en bon ordre, le 2e bataillon du 1er régiment en tête, sous le commandement du major d'Oultremont. Celui-ci a adressé à ses hommes ces suprêmes recommandations :

« Grenadiers, l'ennemi a passé l'Yser. On vous confie l'honneur de le refouler. Tout à l'heure, si quelque appréhension vous gagne, tournez-vous vers moi, et faites ce que je ferai. En avant, pour le Droit, pour le Roi, pour la Patrie !... »

Dans les prairies dénudées, qui paraissent embrasées par l'incendie, on avance en ordre dispersé. Les clairons sonnent pour encourager les hommes. On court sur des planches, qui forment des ponts au-dessus des ruisseaux et plient sous le poids, puis il faut passer à gué ces maudits vliets, remonter le long des berges glissantes, et tout cela sous un ouragan épouvantable de fer et de feu.

Les pertes sont lourdes. Des blessés gémissent, de mourants implorent des secours ou demandent à boire. L'aspect du champ de bataille est horrible.

« Grenadiers, avancez ! » crie le major d'une voix retentissante.

Il s'expose bravement au danger et son exemple exerce une influence décisive. La ruée se poursuit, bien que le groupe soit fortement éclairci. Les clairons sonnent plus fort.

La digue de l'Yser est là, mais pour l'atteindre il faut sacrifier sa vie.

« Venez, mes enfants, nous y sommes ! » clame de nouveau le major d'Oultremont.

Et les hommes du 8e voient l'élan des derniers grenadiers et se sentent entraînés, et des carabiniers se mêlent à leur tour à l'héroïque phalange.

« Nous y sommes... l'Yser est là ! » scande la voix du chef intrépide, autour duquel s'abat une avalanche de balles et d'obus qui éclatent avec fracas. Et rien désormais ne semble plus pouvoir arrêter les Belges, car ils viennent de voir les grises silhouettes, comme des rats, sortir des fossés et des trous, des joncs et des herbes, et des ruines des fermes. Les Allemands prennent la fuite.

« Les voilà ! crie-t-on. Ils se sauvent ! Ah ! les couards ! En avant ! Dinant ! Louvain ! Termonde ! Mort aux Boches ! »

« Sonnez, clairons, sonnez ! » crie d'Oultremont, qui a pris lui-même un fusil. « Encore un bond, en avant, ils sont refoulés ! »

Et les débris des grenadiers — car la plupart sont tombés — font irruption sur la digue, empoignent les fuyards dans un terrible corps-à-corps, les assomment à coups de crosse ou les précipitent de la berge, dans l'Yser sanglant.

Des noyés, aux prises avec la mort, s'accrochent aux piliers du pont en poussant des crires lugubres. D'autres se cramponnent aux roseaux. La rivière charrie des cadavres. Dans une suprême tension de toutes leurs énergies, des blessés luttent contre le courant, mais bientôt le flot les recouvre; ils remontent un instant à la surface pour disparaître de nouveau.

L'ennemi est refoulé et la boucle de l'Yser semble définitivement reconquise. Mais il s'en faut qu'elle soit complètement purgée d'ennemis. Le terrain est trop vaste pour que nos faibles effectifs puissent l'occuper dès maintenant; aussi des Allemands restés en arrière se forment en groupes et attaquent nos hommes à revers, tandis que les canons et les mitrailleuses, après une brève accalmie, les inondent d'une pluie de projectiles. Et les héros, qui viennent d'atteindre la digue grâce à des efforts surhumains, se trouvent pris entre deux et même entre trois feux, car leur flanc est également exposé aux assauts de l'ennemi.

Le major d'Oultremont se rend compte de la gravité de la situation. Est-ce que, décidément, la victoire n'aurait pas encore été payée assez cher ?

Le vaillant officier reste un moment à découvert. Il s'abat comme un chêne majestueux... frappé à mort.

Le misérable groupe des grenadiers, débris héroïques du 4e et du 8e, reste désormais sans chef; ils ne sont plus



Les ruines de West-Roozebeke.

qu'une poignée d'hommes épuisés, haletants et à bout de souffle, presque sans munitions.

Et plus au nord, des détachements ennemis se sont infiltrés au-delà de l'Yser afin de soutenir l'action des éléments demeurés en arrière. Nos troupes se trouvent quasi entièrement isolées près de l'Yser et menacées d'enveloppement. Elles n'ont plus qu'un faible contact avec les autres unités qu'un terrible feu de barrage retient dans leurs positions.

La nuit est tombée et les blessés, comme de mystérieux fantômes, font retentir les échos de leurs plaintes.

Et voici un nouvel épisode tragique emprunté à l'ouvrage saisissant de Marguerite Baulu.

Une délégation est partie pour réclamer des renforts et des munitions. Les officiers attendent impatiemment le retour de ces hommes.

« Pendant ce temps, sur la digue, un peu au sud de l'endroit où est tombé le major d'Oultremont, le sergent Colette, entre deux coups de fusil, entend une voix dans l'ombre : « Colette !... Colette !... prenez votre calepin, nous allons identifier les morts ».

« Popote devient fou ! » se dit le sergent,

On n'y voit pas à un mètre, l'obscurité naturelle est encore épaissie d'un brouillard qui emmitoufle les reflets de toutes choses et jusqu'aux blanches faces des morts.

Le long de la paroi sépulcrale court une avenue funèbre où s'est immobilisé un cortège de morts; les uns sont affalés comme des toupies, d'autres, leur fusil au côté, dorment de l'élégant sommeil des héros de mausolée; il y en a qui sont jetés en oblique sur des blessés d'où sortent des viscères et des ruisseaux de sang; des soupirs se lamentent sous des paquets enlacés de cadavres... sourds à leur appel, trop pressés, des êtres estompés de ténèbres se penchent sur le grouillement saignant et repartent les mains chargées de cartouches...

Aucun service sanitaire n'atteint ce lieu de désolation; dans ce lugubre abandon, les officiers, les soldats font ce qu'ils peuvent pour leurs blessés.

Avec ce toucher d'aveugle que confère la bataille, le capitaine Pottier et son sergent sont en train de tâter les spectres pesamment équipés; sous des amas de cadavres le sergent enfonçant son bras ramène une main; si tout est fini, le bras arrive avec la main tout d'une pièce, sinon le membre s'articule au coude.

Le premier mort qu'identifie le sergent Colette est précisément son lieutenant. Le capitaine Pottier, qui aimait cet officier, se met à pleurer; tandis qu'à la lueur d'une allumette clignotant derrière la capote du capitaine, il lit le nom sur la plaque d'identité, le sergent sanglote comme un enfant.

Les balles sifflent... l'une d'elles arrache l'allumette aux doigts du capitaine.

« Continuons », dit celui-ci en reniflant.

D'un mamelon de cadavres qui monte presque jusqu'au plateau, ils retirent trois blessés qui ne pouvaient ni remuer ni parler.

Or, ce n'était pas très loin de là que Graide, séparé de sa section pendant la cohue de l'assaut, après avoir jeté

un Boche à l'Yser, était venu prendre place dans une tranchée de tir, au milieu d'un groupe de grenadiers.

A ce moment un feu de front très violent crépitait... Au bout de quelques minutes une balle cloue au mur, en position de tir, le grenadier qui est à sa gauche.

— Il n'y a pas de place dans la tranchée?... demande soudain une voix jeune.

C'est le sergent Bracke du 8e.

— Prends ceci, répond un énorme grenadier qui, dans le flottement des ténèbres, lui met en mains le ceinturon du mort.

Bracke hisse celui-ci en guise de parapet, à l'angle du plateau.

C'est alors que Graide, tout surpris, sentit sa poitrine craquer comme un tambour de papier et tomba à la renverse. Presque en même temps le cadavre du grenadier, qui avait basculé, vint s'aplatir sur lui.

Déchiré, écrasé, il sentit la paralysie le gagner et sa blessure s'étendre peu à peu jusqu'à l'extrémité de ses membres; mais son esprit restait lucide. L'instinct de vivre lui donna même la force de pousser de la main le cadavre qui commençait déjà à osciller, quand un nouveau poids s'abattit sur lui comme une dalle.

Cette fois, c'était le grenadier de droite, qui se tortilla, puis s'immobilisa sur le premier. Broyé par les deux corps, le jeune homme comprit qu'il n'y avait plus d'espoir. « Je pensais bien, d'ailleurs, que ce serait pour aujourd'hui... »

Aufour de ses oreilles bourdonnaient des voix cotonneuses qui semblaient venir de très loin : « Hé ! là-bas, vous n'avez pas de cartouches?... Personne n'a de cartouches?... »

Puis il ne perçut plus rien qu'une rumeur vagissante comme le ronron d'un Océan apaisé.

Une fièvre commençait à allumer en son cerveau des divagations futuristes, quand le son d'une voix connue ramena sa raison fuyante :

« Par ici, Colette !... par ici !... » criait le capitaine Pottier.

Le cœur de l'enfant sauta dans sa gorge : « Jamais il n'abandonne ses blessés, ce cher capitaine, avec cette bonne figure qu'il a ! »

En effet, le blessé sentit qu'on enlevait les grenadiers de sa poitrine. « Un grenadier !... encore un grenadier !... dit Colette. Ce sont tous des grenadiers par ici !... »

« Viens alors, répond le capitaine, nous allons porter ceux que nous avons réunis à la ferme aux blessés où... »

Leurs voix s'éloignèrent dans la nuit. L'agonie de cette déception mouillait le corps de Graide d'une sueur glacée. Cependant, il avait gagné d'être délivré des deux cadavres qui l'écrasaient. De ce fait un peu de force lui était revenu. Il ouvrit les yeux. Autour de lui, le noir était frigidement et silencieux; tous les grenadiers étaient morts; Bracke, le seul survivant, était redescendu le long de la digue à la recherche de son chef le lieutenant Plefincx.

Le jeune homme alors commença à se traîner lentement dans la prairie.

L'obscurité était profonde : d'humides treilles noires succédant aux brèches noires, voilaient les phosphores-



Les premiers Boches à l'Yser.

cences de nos pièces et jusqu'au flamboiement des fermes.

Tout à coup il sentit qu'il rampait sur un chemin de terre. «Ceci me mènera bien à quelque habitation.»

Il dut s'arrêter et souffler un peu. Autour de lui montaient des soupirs d'effort; des formes aplaties saignaient, mais rampaient vers les régions calmes. Oh ! tandis que d'autres s'en vont, mourir ainsi dans un cercueil de brume, tout seul avec la souffrance, loin de sa maman !..

Cependant au bout de quelques minutes de repos, il discerna devant lui une masse d'ombre compacte : «La ferme est là», se dit-il. Dans un effort qui lui mouillait la racine des cheveux, il s'éblanla, atteignit le pont jeté sur le vliet qui ceinturait la maison, et rampa dans une pièce remplie d'ombres..

Il était dans la ferme aux blessés que le capitaine Pottier venait de quitter en promettant du secours. «Pourvu qu'il revienne !..» murmurait le chœur des ombres..

En rampant à tâtons Graide sentit sous ses mains étendues une couche de paille remplie d'un liquide encore chaud. «Fais-moi un peu de place, camarade», supplia-t-il. Mais l'occupant ne répondit pas. Alors il recula le mort, et se coucha dans son sang. Une grêle dense se mit à claquer sur les tuiles du toit; une abeille entra par la porte ouverte et s'écrasa sur le mur. Puis il n'entendit plus rien.. La fièvre embroussaillait ses idées dans une torpeur fade, puis le délire promena sa conscience dans des champs chaotiques..

Le colonel Couturiau, commandant du 8e, avait donné ordre aux derniers détachements de son régiment de se replier en silence entre Vicogne et Stuyvenskerke sur les pavés de la Kloosterdreef.

Là le colonel regarde tristement camper sous la bruine qui s'égoutte des arbres, les ombres affamées et mouillées que glace la brise et à qui il ne peut donner ni une couverture, ni un biscuit, ni une goutte d'eau!.. Du fond remuant de l'obscurité, dans les sifflements soyeux qui passent comme des insectes entre les troncs d'arbres, parfois monte l'appel des compagnies qui arrivent..

— Van Schriek ?

— Mort.

— Tordeur ?

— Mort à mes côtés.

— Bracke ?

Un silence.

— Mort, je crois.

— Portez disparu, dit le lieutenant Pletinckx. Continuez, sergent.

Mais le sergent est muet.

— Eh ! bien, fieu, qu'est-ce qui te prend ? dit le lieutenant en lui tapant légèrement sur l'épaule.

Le gradé bascule et tombe, tout raidi.

L'appel fini tragiquement, la compagnie, comme les autres, s'accroupit aux bords de l'humide drève attristée encore par une petite plainte d'arbres.. Les dormeurs sont saoulés d'une telle fatigue, qu'ils ne sursautent même pas au martèlement tout proche de nos batteries de Vicogne et de Stuyvenskerke qui, par éclairs, transpercent la brouillasse d'un frisson blafard et fugitif..

Dans la plaine leurs leurs éclairaient parfois des retours lamentables.. Pour découvrir nos mouvements, l'ennemi commence à allumer de grands incendies; tout le creux de la boucle est rougi par l'éclairage du Duivekot qui balance d'immenses toiles de feu effrangées par la violence des paquets de vent; derrière Vicogne un brasier empourpre les carabiniers en retraite, et à côté de la ferme aux blessés une des trois exploitations va bientôt brûler avec de grands tourbillons de fumée.

Près de Stuyvenskerke, Maes, à la recherche de sa compagnie, jaillit tout d'un coup d'un fossé au milieu d'un cortège échappé, semblerait-il, d'une des toiles de Breughel le Vieux. Un pèlerinage d'êtres difformes, boiteux, manchots, aveugles, se soutenant l'un l'autre, ou portés par des valides, est conduit par les deux seuls officiers de carrière survivant du 1er bataillon du 8e : le capitaine Pottier et le lieutenant Van Rolleghem. Celui-ci tient le coin d'un drap blanc où git un blessé, que les Allemands, qui sont partout, avertis par la pâleur de la toile, criblent d'aiguilles acérées.

— Sergent, demande Maes, n'avez-vous pas vu Graide ?

On s'inquiète. Non, personne n'en a de nouvelles. Mais un rampement de lézard dans l'ombre murmure :

— Je crois avoir entendu sa voix près de la ferme aux blessés.

— Bon ; nous le ramènerons en allant chercher les autres.

À Stuyvenskerke le capitaine Pottier réunit le docteur Debbaut, quelques brancardiers, quelques soldats, et toujours suivi du lieutenant Van Rolleghem et du fidèle Collette, ils s'en vont à une vingtaine vers la ferme aux blessés, trébuchant des chaises, des matelas, des planches, des échelles, tout un matériel que les hommes, glissant sur le calvaire de la glaise, portent comme une croix.

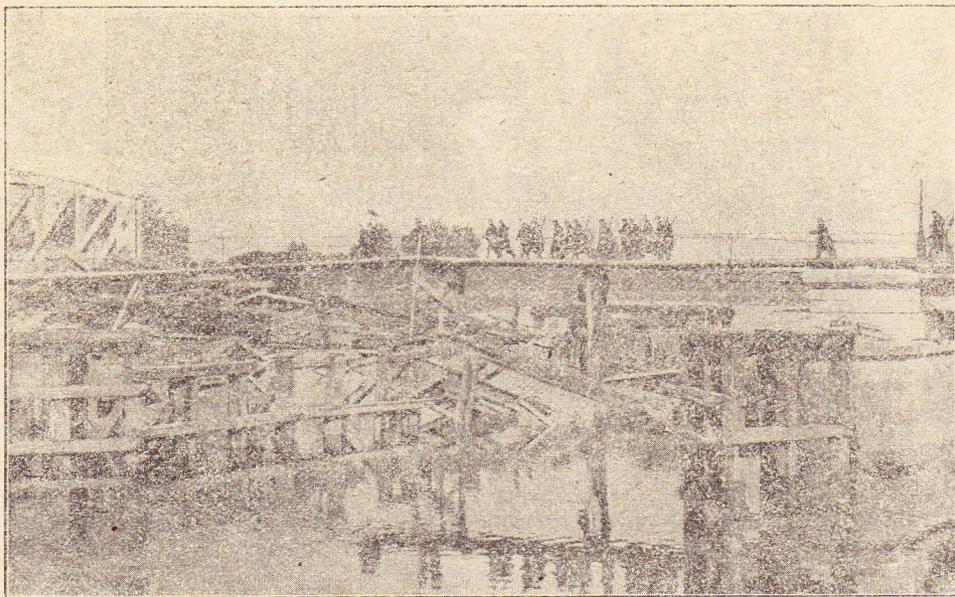
— Où est-elle donc cette ferme maudite ?..

— Tenez, ces cochons d'Allemagne se chargent de nous la montrer.

C'est à ce moment-là, en effet, qu'ils allumaient une des trois maisons du groupe.

La troupe baroque, ressemblant à un déménagement, fut brusquement inondée de torrents de lumière et criblée d'aiguilles.

— N'allez pas par là, c'est plein d'Allemands, cria au passage un soldat du 4e qui avait perdu sa compagnie.



Belges battant en retraite sur un pont de fortune.

Les larmes aux yeux, le capitaine Pottier commanda le retour à Stuyvekenskerke.

Mais Maes, ayant lâché les autres, parvint miraculeusement jusqu'à la ferme aux blessés, et entra à tâtons dans un lourd cube d'ombre. La nuit plainte, nuit respiratoire humaine, un enrayant silence. En faisant, les mains éteintes, le tour de la pièce, il avait déjà compté dix cadavres quand, au dernier, son cœur cessa de battre. « Graide, mon enfant est-ce toi?... réponds!... je l'en prie, fais un effort, réponds-moi!... » Il caressait la peau fine, le nez, l'arrondi du front, tout cela qui avait vécu si joliment et qui maintenant était compact et froid.

Au même instant un coup de vent ayant avivé le brasier voisin, une flamme rouge inonda la pièce, et le joli visage de l'adolescent apparut, divinement calme, dans un ruissellement de transparence pourpre.

L'apparition ne dura qu'une seconde.

On entendit, dans la ferme à côté, la mitrailleuse battre comme une enragée. Alors le vieux soldat bondit sur le seuil et debout, défiant les ténèbres dont la base regorgeait de tueurs, avec un juron de rage, il déchargea ses cinq coups.

Tout de suite il fut mordu à une jambe et tomba, ensanglanté, mais vivant. (1).

Maes se sauva en rampant. Plus tard il entendit la voix du lieutenant Van Rollegem qui toute la nuit erra dans la prairie pour rassembler les hommes du bataillon et qui criait sans répit :

« 1er bataillon du 8e, autour de l'église de Stuyvekenskerke ! »

On découvrit Maes, qui fut déposé sur une chaise.

« Maintenant, au moulin ! » furent les dernières paroles qu'il entendit.

Et sur la table ensanglantée, dans la grange, pendant que le docteur Debbaut lui mettait adroitement une attelle, il entendit parler de Furnes, et comme s'il prolongeait tout haut le rêve de sa fièvre : « Non, non, je veux me battre, je ne veux pas être évacué, docteur, je veux venger le petit !... »

« Eh ! bien, qui te dit le contraire, mon brave ? L'automobile prochaine va t'emporter à l'hôpital temporaire de La Panne et dans quelques jours tu reviendras au front. »

Ainsi, bien qu'une partie de nos faibles effectifs eût quitté la digue, d'autres étaient restés, parce que l'ordre de retraite avait été mal interprété.

Jusqu'à l'aube du 25 des grenadiers, des éléments du 24e, du 8e de ligne et des carabiniers continuèrent à dé-

fendre leurs positions, tandis que les Allemands s'infiltraient partout et se repandaient sur la rive opposée de l'Yser.

Les Belges résistèrent tant bien que mal, mais durent finir par abandonner le terrain. On vit arriver alors dans un fossé de Vicogne un groupe de soldats misérables, aux uniformes sales, déchirés et boueux, les uns sans fusils, d'autres sans chaussures, la plupart tête-nue, et tous épuisés, affamés, à bout de souffle.

Désormais l'ennemi était maître de toute la boucle de l'Yser, et il s'y retrancha aussitôt. Cependant les troupes belges, si fatiguées qu'elles fussent, exécutèrent encore des contre-attaques le vendredi 23, mais leurs courageux assauts se heurtèrent à la résistance de forces supérieures.

Le soir une violente canonnade se déclina sur toute la ligne.

De Schoorbakke à Dixmude la zone entière était secouée par les explosions et disparaissait dans des nuages de fumée.

Les Allemands préparaient une nouvelle offensive, une attaque irrésistible qui devait élargir la trouée et ouvrir la route vers la France.

Pendant la nuit l'ennemi se mit à construire des ponts, afin de pouvoir transporter sur la rive droite de forts contingents de troupes et de l'artillerie.

Des soldats de la Croix-Rouge évacuèrent les blessés et forcèrent des paysans à les transporter sur leurs charrettes. Le lamentable cortège se dirigea vers Thourout, Bruges et Ostende.

A la pointe du jour d'importantes sections d'Allemands franchirent l'Yser, près de Tervaete. Nos dernières batteries durent quitter Stuyvenskerke et se replier sur la route Neuport-Dixmude.

L'ennemi s'installa même à Vicogne, le château de Stuyvenskerke, et occupa plusieurs fermes. celles-ci étaient autant de points d'appui qui accablèrent nos troupes d'un feu terrible.

On entendait déjà les cris de triomphe des soldats du kaiser, qui non seulement tenaient en leur pouvoir la fameuse boucle, mais qui étaient parvenus jusqu'à deux kilomètres de Dixmude, la petite cité que l'on avait si vaillamment défendue.

Le lieutenant Sellières, qui du haut de la tour de Caeskerke, avait aperçu le danger, prévint l'amiral Ronarc'h.

Celui-ci jugea la situation fort critique. Il se demanda même s'il devait abandonner la ville ou la défendre jusqu'à la dernière extrémité et mit le quartier général au courant des événements.

(1) Cet épisode et les suivants ont été retracés d'après le récit de M. Baulu : « La bataille de l'Yser. »